

Directeur de la publication

Radu Turcanu

Responsable de la rédaction

Claire Duguet

Comité éditorial

Anne-France Chatiliez-Porge

Dominique-Alice Decelle

Éphémia Fatouros

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Laure Hermand-Schebat

Cristel Maisonnave

Patricia Martinez

Giselle Sanchez

Nathalie Tarbouriech

Jean-Luc Vallet

Lina Velez

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

« Qu'est-ce qui en propre fait l'humain ? », « qu'est-ce que nous pouvons qualifier d'humain ou d'inhumain ? » Des questions qui ouvrent le *Mensuel* de décembre avec un texte d'Albert Nguyên, issu d'une intervention faite au séminaire EPFL de Montpellier. En se référant à la Seconde Guerre mondiale et à la barbarie nazie ainsi qu'à d'autres phénomènes plus actuels, Albert Nguyên nous rappelle qu'« au plus intime de l'humain règne la pulsion de mort », mais aussi que « la psychanalyse donne les outils, les armes pour que l'humain persévère dans l'homme ».

Ce *Mensuel* présente les trois premières interventions du séminaire École de l'année 2019-2020, qui a pour thème « Actualité de la névrose ». Dans la séance inaugurale, il s'agissait de se pencher sur la visée du diagnostic à partir de la question : « Le diagnostic : pourquoi faire ? » Anne Lopez rappelle que la direction de la cure s'appuie sur le repérage de la structure. La question du diagnostic est liée à celle de la structure. Poser un diagnostic requiert une certaine prudence et peut demander du temps. Elle souligne qu'il y a un au-delà du diagnostic avec la nécessité de tenir compte du « plus singulier de chaque Un ». Bernard Nominé pense cette question du diagnostic à la lumière du nœud borroméen avec « le repérage des trois registres dans la symptomatologie clinique », réel, symbolique et imaginaire, et la lecture des erreurs de connexions entre ceux-ci. Radu Turcanu montre les difficultés que nous pouvons rencontrer dans notre pratique à propos du diagnostic. Il revient sur le fait qu'à la différence de la clinique psychiatrique, la clinique psychanalytique est une clinique de la singularité ; l'approche lacanienne invite « à traiter chaque cas dans sa singularité ».

Avec son texte « Rêves de paradis », Colette Sepel nous emmène dans le film de Pietro Marcello, *Martin Eden*, une adaptation du roman de Jack London. C'est une histoire d'amour entre un jeune marin prolétaire, Martin Eden, et Elena Orsini, une jeune femme belle et érudite issue d'une famille bourgeoise. Martin a deux rêves inatteignables : entrer dans le monde

d'Elena en devenant un écrivain célèbre et retrouver « le paradis perdu de l'enfance ».

« Inégalités » est le thème du séminaire Champ lacanien de cette année. Pour introduire celui-ci, ce *Mensuel* publie les trois interventions faites lors de la première séance qui portait sur les « Inégalités homme femme ». Hélène Dutériez aborde ce sujet sous l'angle de la violence faite aux femmes, un effet de la « domination masculine », et se réfère aux formules de la sexuation introduites par Lacan pour éclairer ce « phénomène ancestral ». Elle relève aussi comment certaines prises de position et pratiques ont pour finalité de soustraire la femme à la jouissance. Si l'inégalité entre les hommes et les femmes peut engendrer la violence, une femme peut aussi « savoir y faire avec son inégalité ». C'est ce que nous montre Anita Izcovich à travers l'acte de résistance propre aux femmes pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour aborder les inégalités homme femme, David Bernard extrait un passage du séminaire ...*Ou pire* dans lequel Lacan s'oppose à l'équation : la femme = l'homme. Il ne s'oppose pas à l'égalité des hommes et des femmes sur un plan social, mais il nous amène à prendre en compte le réel de la différence des sexes sur un plan subjectif.

Avec la publication de deux interventions faites à Rennes en juin dernier à l'occasion d'une après-midi de cartels autour de la question « Pourquoi le cartel ? » préparatoire à la journée d'École des cartels du 14 juillet, nous revenons sur le cartel comme organe de base de l'École. François Boisdon parle de l'enseignement de Lacan qui passe par la parole et qui, avec la transcription, est passé de l'oral à l'écrit. Le dispositif du cartel est « l'organe de base du travail » pour tenter de lire quelque chose de ce qui a été dit. Pour Alexandre Faure, ce dispositif vise à faire exister un savoir nouveau à partir d'« un désir d'en savoir plus ».

Anne-France Chatiliez-Porge

SÉMINAIRES EPFCL

*La psychanalyse, encore
Actualité de la névrose*

La psychanalyse encore

Albert Nguyên

La psychanalyse et l'humain *

J'ai donné ce titre – « La psychanalyse et l'humain » – à un moment où, dans le groupe de Bordeaux, nous avons travaillé dans un séminaire intitulé « Lacan 2.0 », au cours duquel nous nous étions penchés sur des questions plutôt actuelles, sociétales : l'IA, l'homme augmenté, la mort de la mort, le transhumanisme, les cyborgs d'une part, et, sur l'autre bord, ce qui concerne la PMA, mais aussi l'évolution des pratiques dans le champ dit de la santé mentale.

La question de l'humain est devenue prioritaire et sociétale. D'autres préoccupations se sont ajoutées : les migrations de masse, pour cause de guerre ou économiques, ainsi que des mouvements sociaux. Le retour au premier plan des populismes, qui s'accompagne comme de juste d'une accélération de l'antisémitisme et du racisme, n'est pas sans rappeler des heures sombres pour l'humanité. Et puis il faut aussi prendre en compte les changements climatiques qui assombrissent l'avenir de la planète. On pourrait dire : Urgence, humains en danger ! et les dangers qui menacent sont multiples.

Voilà toute une série de phénomènes qui justifient, pour la psychanalyse, et en particulier pour les analystes, de se pencher sérieusement sur la question de l'humain. Non pas pour prolonger le débat philosophique sur la question de l'humain qui date des Grecs et se prolonge jusqu'à Nietzsche, ni pour regretter ce temps idyllique du marxisme qui n'a pas survécu à la fin du xx^e siècle. Bien plutôt s'agit-il de prendre la question de l'humain aujourd'hui : quand je dis aujourd'hui, je veux dire « d'après Auschwitz et Hiroshima », que je situe comme coupures radicales intervenues dans la marche de l'humanité, après lesquelles rien n'est plus comme avant.

En psychanalyse, découper le temps entre un avant et un après signe qu'il y a eu acte. Sur le plan sociétal, ces coupures font qu'il est impossible de revenir en arrière, et que nous ne pouvons penser l'humain que d'après Auschwitz et d'après Hiroshima. J'insiste en faisant remarquer qu'il ne s'agit

pas de dire – comme Adorno l’avait fait – qu’il serait barbare d’écrire des poèmes « après » Auschwitz. Il vaut mieux suivre Blanchot ou Celan qui prennent en compte ces coupures ; ainsi, en accomplissant le devoir de mémoire et en prenant la mesure des conséquences que ces malheurs ont générées, et que l’essor du néolibéralisme n’a pu recouvrir, il est possible de dire et d’écrire « d’après ».

« D’après », c’est dire que la question du Mal appelle une réponse, car, comme le remarque Michel Surya, le biographe de Bataille, ce qui a eu lieu ne peut pas ne pas se reproduire, sauf à faire une place à l’éthique, et en particulier l’éthique du sujet que le capitalisme forçât.

Depuis Freud et son *Malaise dans la civilisation*, depuis Hannah Arendt et sa « banalité du mal », nous savons qu’au plus intime de l’humain règnent la pulsion de mort et la destruction sous la férule d’un surmoi féroce. Personne n’y échappe, et seule une réponse éthique, une éthique du désir et de la responsabilité peut y faire face, peut ne pas méconnaître cette dimension et contenir la jouissance mauvaise qui y règne. Les déchaînements de violence dont nous abreuvons les médias, les guerres propres, scientifiques, qui n’épargnent pas l’humain, devraient nous inciter à interroger le rapport à nos semblables. Il faut se conforter dans l’ignorance et le refoulement pour ne pas voir que ce qui arrive aux autres peut nous arriver demain.

Que peut la psychanalyse ?

Pratique du Un par Un, elle paraît de peu de force face à ce que je viens là d’introduire, et pourtant...

D’un côté donc il y a l’humain augmenté, le rêve/cauchemar de la Silicon Valley, et de l’autre il y a l’humain altéré, infériorisé, infériorisation qui va jusqu’au déchet, au rebut – ce qui se constate dans les sociétés dites « avancées » mais aussi dans celles « en voie de développement » – et dont Pierre Guyotat et Michel Surya rendent très bien compte dans leurs travaux. L’homme augmenté, l’homme infériorisé, mais qu’est-ce qui en propre fait l’humain ? Qu’est-ce que nous pouvons qualifier d’humain ou d’inhumain ?

J’ai situé la question à partir de la Seconde Guerre mondiale et de l’ignominie nazie. Je crois que l’humain ne peut se penser qu’à partir de ce qui en fait la limite. Pour l’occasion, je vais reprendre le texte culte de Robert Antelme, le mari de Duras, qui a fait ce récit terrible et magnifique : *L’Espèce humaine*. Mais auparavant je me dois d’évoquer Franz Kafka.

Kafka le prophète :

La Métamorphose, Le Terrier et La Colonie pénitentiaire

Franz Kafka nous plonge dans son monde de métamorphoses. Voilà l'humain soudain transformé, Gregor Samsa métamorphosé en « véritable vermine » qui « rampe » et « piaule », aux prises avec l'animalité mais conservant l'humus, le quelque chose qui empêche le héros de l'être tout à fait, animal. Car il pense encore, et c'est la limite pour Kafka. L'homme peut bien être devenu cafard, taupe ou souris dans ses différents récits, il continue de penser en « humain ». Il n'empêche que, de façon prémonitoire, Kafka avait bien vu vers quel désastre avançait, se précipitait l'humanité. Il est l'annonciateur des camps. Comme l'écrit Surya, « Gregor Samsa ne cessait pas d'être un homme quoiqu'il fût ravalé à l'état de bête ¹. » Au fond, Kafka pensait que ce qu'on appelle homme comporte à parts égales humanité et animalité.

Un autre écrivain, Bruno Schulz, a franchi le pas, et Surya dans son très beau livre *Humanimalités* le dit très explicitement : Schulz dans *Les Boutiques de cannelle* met en scène mouche, souris, écrevisse, scorpion, mais il fait un pas de plus que Kafka, c'est la pensée elle-même qui doit s'absenter. Il en fait la condition pour accéder à la mort. Pour Schulz, les hommes sont réduits à l'animal pour ne plus penser en hommes. Pour l'homme la mort est impensable, il faut donc qu'il soit ramené à l'état de bête pour pouvoir accepter la mort.

L'expérience des camps que relate Antelme fait plutôt pencher la balance en faveur de Kafka : on peut vouloir supprimer l'humain, mais l'échec est au bout. La volonté d'extermination trouve sa limite, non sans avoir au préalable répandu l'horreur sur la planète, et poussé le pire à un point d'impensable, à un point de réel qui a imprimé la mémoire définitivement.

L'humain d'après Antelme, Blanchot et Surya : l'infiniment contemporain

Le livre terrible de Robert Antelme ² devrait avoir sa place dans chaque bibliothèque, non pas tant pour le témoignage mais parce que précisément c'est la condition humaine qui est sans cesse interrogée. Et on ne peut manquer de remarquer, au cœur des privations, des tortures, des humiliations, que le vivre surpasse le mourir qui vient : c'est une affaire de langue. Antelme écrit : « Notre langue [...] À voix basse, [...] dans le silence, elle est toujours la même, inviolable. Ils peuvent beaucoup mais ils ne peuvent pas nous apprendre un autre langage qui serait celui du détenu ³. » Et plus encore : « Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas. Les ss

ne peuvent pas muter notre espèce. [...] Ils ne peuvent pas décider, à la place de celui qui sera cendre tout à l'heure, qu'il n'est pas ⁴. »

Car cependant « chacun continuera à entretenir l'idée de sa singularité, vaguement ⁵. » « L'homme des camps n'est pas l'abolition de ces différences. Il est au contraire leur réalisation effective ⁶. »

Confirmation à la page suivante – il parle au ss : « Eh bien, on va vous dire ceci, qui devrait vous étendre raide si "l'erreur" pouvait tuer : vous lui avez permis de se faire l'homme le plus achevé – notez l'équivoque – le plus sûr de ses pouvoirs, des ressources de sa conscience et de la portée de ses actes, le plus fort ⁷. »

Déchet, rebut, certes, mais humain : « Plus on est contesté en tant qu'homme par le ss, plus on a de chances d'être confirmé comme tel ⁸. »

C'est si vrai qu'à la toute fin du livre... et de la captivité, lorsque Antelme rencontre un « ennemi » qu'il ne distingue pas :

« Rien n'existe plus que l'homme que je ne vois pas. Ma main s'est mise sur son épaule.

À voix basse :

– *Wir sind frei.*

Il se relève. Il essaie de me voir. Il me serre la main.

– *Ja* ⁹. »

L'humanité, la fraternité retrouvée.

Blanchot a écrit sur *L'Espèce humaine* un beau texte – « L'expérience-limite » dans *L'Entretien infini*, qui vient après *Être juif*. C'est un très beau texte, sensible, précis, un commentaire sur le texte d'Antelme, dont il fait saillir cette idée qu'en définitive l'humain est de l'ordre de ce qu'il y a de plus étranger en soi : on peut l'appeler « Autrui » comme le fait Levinas, mais on peut aussi l'appeler l'Inconscient. Le moi vole en éclats, reste ce « Je » pour dire : « Déchu de moi, étranger à moi-même, ce qui s'affirme à ma place, c'est l'étrangeté d'Autrui, l'homme comme absolument autre, étranger et inconnu [...] comme le dit René Char, l'homme inimaginable. »

Et un peu plus loin : « L'homme se découvre comme celui qui n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté... rapport nu à la vie nue... besoin de vivre. [...] Là où tout rapport manque, subsiste encore, commence déjà la relation humaine dans sa primauté, c'est cette parole vraiment infinie ¹⁰. »

J'évoquerai rapidement le cas, exemplaire pour notre question, du résistant Jean Moulin : le S barré. Le signe de l'humain peut tenir à un trait. Jean Moulin, sauvagement torturé par Klaus Barbie, garde le silence. On lui

présente ce qu'on appelle sa déposition, pour qu'il la signe. Jean Moulin s'aperçoit que son nom comporte une faute d'orthographe, un S – quelle ironie – a été ajouté à la fin de son nom. Il prend le stylo et, d'un geste sûr, il barre, il biffe cet « S » en trop. Il sait qu'il va mourir mais cette barre sur le « S » fait son courage et signe son humanité.

J'aurais aussi pu vous parler de Celan et de Mandelstam, les amis dans la génération, j'aurais pu parler de Georges Bataille qui a poussé loin la réflexion sur l'homme et l'humanité de l'homme : pensez à *Madame Edwarda*, *L'Abbé C*, *Le Petit*, *L'Impossible*.

Ce que je voudrais développer maintenant, c'est ce que la psychanalyse « d'après » Lacan apporte, peut apporter au sujet qui se soumet à une psychanalyse orientée par son enseignement.

L'humain lacanien

Je ne vais pas égrener tout le parcours de Lacan, seulement scander quelques points essentiels pour la question.

Lacan a commencé par l'humanisation, la façon dont le sujet se situe dans le champ de l'humain. Humanisation et désir vont ensemble, c'est l'époque de la métaphore paternelle, le père ayant une fonction de séparation. C'est dans le texte consacré aux deux tomes publiés par Jean Delay sur André Gide que Lacan amène l'humanisation comme liée au père. Gide et son père, tout un poème, le petit André ayant toujours été nommé « mon petit ami » par le père, lequel décède alors que Gide a 11 ans. Lacan écrit que l'humanisation a raté : « L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin ¹¹. »

Pour humaniser le désir il faut donc mettre en jeu cette fonction séparatrice du père, mais il s'entend déjà ce que Lacan développera beaucoup plus tard : le père n'est pas seulement le séparateur, mais doit lui-même être homme de désir.

Plus tardive est la mise en question de la fonction paternelle. Elle culmine en 1975 avec le père du « dire que non », le père désirant mais surtout le père qui parle et qui répond. Lacan ira jusqu'au père-symptôme, le père qui noue, à l'époque des nœuds borroméens.

Parallèlement à l'évolution de la fonction du père, la place de la parole se transforme. Le texte de référence est « L'étourdit », où Lacan avance à la fois le dire et *lalangue*. « Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient,

d'être "structuré comme un langage", c'est-à-dire *lalangue* qu'il l'habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister¹². »

Donc l'inconscient, à ce moment-là, n'est pas seulement organisé par la métaphore et la métonymie, mais par *lalangue*. C'est faire un pas de plus en direction du réel, ce que la phrase suivante confirme : « C'est la veine dont le réel, le seul pour le discours analytique à motiver son issue, le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges¹³. »

Il s'ensuit un très grand virage dans la doctrine de la psychanalyse, nécessité par la jouissance, les jouissances, et la place que Lacan donne au réel. Si le langage, dans un premier temps, a des effets de sens – le sens joui –, dans un second temps il a des effets sur la jouissance, des effets de réel sur les éléments de jouissance qui supportent le symptôme.

Toute cette évolution se produit en même temps que le corps, le rapport du corps à la jouissance, devient central : le corps convoque le vivant et la jouissance du vivant, et la parole est coalescente au corps. Lacan la nomme, cette coalescence, *parlêtre* : contraction de l'être parlant. C'est par le corps qu'on déshumanise : les déportations, le génocide des Juifs, les ventes d'enfants et d'organes, les viols comme arme de guerre.

Aujourd'hui, la fin de l'analyse porte davantage sur le symptôme que sur le fantasme : la jouissance du symptôme pose problème aux analystes et le style de l'interprétation se modifie. Toujours dans « L'étourdit », Lacan a décliné les trois modalités de l'interprétation : homophonique, grammaticale, logique. Comment en rendre compte ?

C'est sur ce point que l'introduction de *lalangue* s'avère cruciale. Les développements de Lacan dans le séminaire *Encore* intéressent la perspective de l'humain dans la rencontre des corps. C'est devenu une ritournelle aujourd'hui, plus personne n'ignore que Lacan a formulé : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Personne ne l'ignore, mais peu nombreux sont ceux qui en tirent les conséquences. Or ces conséquences convergent sur le sinthome, soit l'écriture par Lacan du symptôme. Cette écriture met l'accent sur ce qui, à proprement parler, fait l'humain, que le néolibéralisme mondialisé et médicalisé s'échine à effacer. Ce qui caractérise l'humain, c'est cette jouissance non seulement dérangée, mais aussi singulière et irréductible, ce que je considère comme la deuxième caractéristique humaine. Chacun doit faire avec, vouloir la résoudre ou ne pas en tenir compte est à ranger au rang des illusions.

Compte tenu de ces paramètres – jouissance irréductible et singularité –, la psychanalyse, qui est une pratique de parole et rien d'autre, rencontre une difficulté pour parvenir à réduire cette jouissance à la lettre, lettre qui signe la fonction de jouissance qu'a le sinthome pour l'analysant. Que la psychanalyse veuille préserver la dimension de l'humain, c'est une de ses tâches essentielles, ne relève pas de la dénonciation médiatique mais plutôt de l'éveil des psychanalystes à ce que j'appellerai trait d'humanité. Trait, lettre : s'entend que l'écriture concerne la psychanalyse et les psychanalystes.

Comment se présente le trait d'humanité ? Il est évident que c'est un trait de différence et même, puisqu'il est singulier, un trait de différence absolue. Y atteindre à partir de la position d'exil et de solitude de l'être parlant requiert une attention, une vigilance, une sensibilité à la langue, et j'irai jusqu'à dire aux mots, et plus encore au mot au singulier.

Je dirai pour les lecteurs de Lacan que la pratique analytique ouvre alors à la dimension du poème. Pour faire sentir cette dimension, je vais vous donner quelques extraits d'un petit livre poétique de Jeanne Benameur qui s'intitule *Notre nom est une île*. Il rend compte exactement de ce que peut viser une analyse pour mettre en valeur l'humain.

« Un seul mot pouvait drainer avec lui tout un monde. »

« Le mot nu, c'est la puissance du poème ¹⁴. »

« Notre liberté, celle du choix, dans la langue commune, de notre voix singulière. »

« Au cœur de chacune de nos vies, le poème. Et le chercher, c'est vivre. »

« Le poème donne vie au désir qui va en un seul souffle de l'exil au lien. »

« Chacun de nous porte son poème en lui. Le poème de sa vie. Et notre vie entière est là pour le mettre au jour. Toute notre vie pour le faire advenir. Pour en chercher chaque mot, au plus profond. Pour en trouver le rythme et l'écriture. À l'intérieur de nous, notre langue singulière. Celle qu'aucune école n'apprend. Celle qu'il nous faut forger nous-mêmes de bribes et de souffles retenus, de paroles entendues, lues, rêvées, de sons qui ont creusé chemin jusqu'au plus profond de nous et qu'un jour nous retrouvons. C'est notre langue. C'est notre monde. Et il faut parfois pourtant bien de l'audace pour oser s'y rendre, tenter cette insurrection solitaire et fertile ¹⁵. »

Il faudrait commenter chaque mot, chaque phrase. Ces quelques lignes de J. Benameur font saisir ce sur quoi débouche une analyse. Comme elle dit ailleurs, « nous restons tête baissée, à lire un mot, un seul, toute notre vie le même [...] et si vivre était là ¹⁶ ? » Il y faut du souffle, incontestablement : « Seul notre souffle à nouveau tente de rassembler la

chair à l'ossature. » Et c'est vrai qu'il faut avoir du souffle pour pousser une analyse jusqu'au bout.

L'humain augmenté de la psychanalyse

Nous savons tous de nos jours que l'IA et les transhumanistes, Kurzweil et Musk en tête, ont formé ce vœu d'augmenter l'humain en ajoutant au cerveau des capteurs connectés au *toplap* qui remplacerait le cerveau. Que resterait-il d'humain alors puisque précisément la machine prendrait le pas sur l'homme ? Ce que montrent les films de fiction, c'est que l'homme devient ce cyborg qui a comme seule propriété d'être « humanoïde », c'est-à-dire qui a forme d'homme mais qui n'est plus humain. C'est l'augmentation sous condition de forclusion du sujet, du sexe et des choses de l'amour. On y gagnerait la mort de la mort, l'immortalité, dont on ne peut pas dire que ce soit réjouissant.

L'analyse va contre cette transformation, et permet de penser une autre sorte d'humain – qu'on peut très bien dire augmenté, d'une tout autre manière. C'est ce que Lacan, dans sa conférence sur Joyce, a appelé LOM¹⁷. Pas plus humain que LOM, suivant en cela les critères lacaniens de l'humain : exil et solitude comme conditions du lien social, de l'inscription dans un discours. LOM vit de *lalangue*, il vit de l'écriture qui tranche l'équivoque pour en faire suinter la jouissance (pensez à Beckett). C'est LOM revenu des camps, celui qui prend appui sur le trait restant d'humanité pour affirmer l'homme et l'humanité, qui prend appui sur ce qui reste de l'homme altéré, de l'homme diminué. C'est un homme augmenté, de savoir, de savoir les rouages et les roueries cruelles du système concentrationnaire ; un homme qui vit la langue et sa vibration, sa résonance.

L'époque n'est pas favorable à l'expansion de l'analyse. Mais pour autant celle-ci se doit de dire en quoi, spécifiquement, elle donne les outils – les armes – pour que l'humain persévère dans l'homme.

Rappelons ici le mot de Celan dans son allocution à l'Association des écrivains hébraïques en 1969 : « Je crois avoir rencontré dans nos entretiens la résolution sereinement confiante de persévérer dans l'humain¹⁸. » Puisse notre rencontre produire un semblable effet : je peux en formuler le vœu.

Mots-clés : humain, Kafka et Blanchot, l'humain lacanien, LOM.

*  Intervention au séminaire EPFCL « La psychanalyse, encore », organisé par Geneviève Lacombe, Lina Puig et Dominique Touchon-Fingermann à Montpellier, le 29 juin 2019.

1.  Michel Surya, *Humanimalités*, Paris, Léo Scheer, 2004, p. 59.
2.  Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, collection « Tel », 1957.
3.  *Ibid.*, p. 54.
4.  *Ibid.*, p. 83.
5.  *Ibid.*, p. 97.
6.  *Ibid.*, p. 98.
7.  *Ibid.*, p. 99.
8.  *Ibid.*, p. 107.
9.  *Ibid.*, p. 321.
10.  Maurice Blanchot, « L'expérience-limite », dans *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 195.
11.  Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 752-753.
12.  Jacques Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.
13.  *Ibid.*, p. 490.
14.  Jeanne Benameur, *Notre nom est une île*, Paris, Éditions Bruno Doucey, 2011, p. 53.
15.  *Ibid.*, p. 54-58.
16.  *Ibid.*, p. 37.
17.  J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 565.
18.  Paul Celan, *Le Méridien et autres proses*, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2002, p. 86.

Actualité de la névrose

Anne Lopez

Le diagnostic : à quoi ça sert * ?

« Savoir de la clinique et savoir-faire ». La direction de la cure qui oriente l'acte analytique ne peut s'effectuer sans un préalable : savoir la structure du sujet. Interroger notre savoir clinique pour poser un éventuel diagnostic oriente et orientera l'entrée ou non en analyse de chaque patient.

Dans un premier temps, pour y répondre légèrement mais sérieusement, je me suis dit que cette question du diagnostic servait à faire travailler le psychanalyste. En effet, cela l'oblige à penser sa pratique, à se frotter aux textes référents de Freud, de Lacan et de quelques autres, à émettre quelques points de vue personnels mais aussi quelques questions non résolues pour lui et qu'il peut reprendre dans un travail personnel.

C'est un travail qui ne s'arrête jamais et l'École sert à soutenir et à stimuler cette élaboration afin que l'analyste ne ronronne pas avec un savoir dont il s'assurerait une fois pour toutes, fermant ainsi toute ouverture à l'inattendu, à la surprise, à tout ce qui n'est pas prévisible.

Freud demandait à suspendre tout savoir antérieur dans la rencontre première avec un patient. Sommes-nous sûrs de le faire et est-ce si évident que cela ? Cette demande de Freud pourrait faire penser que l'analyste n'a besoin que de ses oreilles et d'aucun savoir sur la cause psychique ; il suffirait donc d'« entendre », alors qu'en fait il y a une réelle nécessité à en savoir beaucoup pour entendre un patient dans la rencontre première. D'ailleurs, il me semble très important de contrer un tant soit peu les pratiques actuelles multiples d'écoute qui n'ont rien à faire avec la psychanalyse. Certains après quelque temps en analyse veulent s'installer sans jamais s'être frottés à la souffrance et aux délinéaments des psychoses et des névroses autres que les leurs. C'est quelque chose qu'on constate avec inquiétude comme un « tout est possible à qui le veut », formule de négation de l'inconscient.

Lacan nous rappelle sans cesse la question primordiale qui souvent nous réinterroge sur ce qu'est un psychanalyste en soulignant qu'aucun ne l'est : paradoxe ambigu puisqu'il est très important qu'on se dise psychanalyste lorsqu'on reçoit quelqu'un. À ce sujet, un médecin m'avait adressé une femme qui m'a demandé ce que j'étais, le médecin l'ayant adressée à une psychologue. « Vous êtes psychologue ? » – « Je suis psychanalyste », lui ai-je dit. Sa réponse a été enthousiaste : « C'est bien de vous rencontrer, je suis contente... (temps de réflexion) mais ça dure dix ou quinze ans ! » J'ai ajouté : « Vous pouvez arrêter quand vous voulez », réponse trompeuse car le transfert analytique vous mène en général beaucoup plus loin qu'une décision consciente, réponse qui sous-entend la méprise du sujet supposé savoir, d'où notre jeu analytique part.

Les entretiens préliminaires, s'ils servent à mettre en route le transfert, à cerner le ou les symptômes qui amènent le sujet à cette rencontre, nous servent également à élaborer, clarifier si possible la structure du sujet qui ne s'ouvre qu'à partir de ses dits.

Il semble relativement aisé de poser un diagnostic lorsqu'il y a des phénomènes de langage patents, présents : voix, hallucinations, délire, flot de la parole maniaque, réels des mots du schizophrène, néologismes. Pourtant, les néologismes ne me semblent pas suffisants pour signer une structure psychotique. Lacan en a créé beaucoup tout au long de son enseignement, outre que nos jeunes actuels ne se privent pas d'en inventer, ce qui montre plutôt la vitalité d'une langue.

Certains termes et certaines expressions signent parfois de façon claire la structure du sujet dans sa parole primesautière comme ces mots, ces pensées d'un patient reçu à l'hôpital : « Torpétueux, étrange sensation d'incertitude désistée, désistée de vivre, un point vide d'existence, un corps de place molle ».

Il est important de savoir devant des troubles graves lorsqu'il s'agit de sujets psychotiques ou de névroses s'il nous faut faire appel à un psychiatre, à des médicaments ou à une hospitalisation. Vu l'état actuel de beaucoup de services de psychiatrie, on est parfois préoccupé de savoir où et à qui adresser la personne, l'accueil actuel provoquant souvent des mesures coercitives (contention, isolement, etc.). Lacan nous a appris à ne pas reculer devant la psychose, mais il faut bien se rendre à l'évidence que dans certaines conjonctures il semble que la psychanalyse « n'y puisse mais... » au moins dans un premier temps.

Il y a aussi certains patients dont il est difficile de penser clairement le diagnostic et parfois il nous faut attendre très longtemps avant d'être sûr qu'il s'agit de psychose ou de névrose.

On parle souvent de psychose non déclenchée. Les liens sociaux autres que par Internet sont parfois réduits à minima et nous pouvons instaurer pour certains sujets un lien social qui leur fait défaut.

D'ailleurs, cela n'empêche pas un travail prudent, qui peut continuer longtemps avant toute précision diagnostique, mais qui nécessite pour le psychanalyste de se poser la question du diagnostic et de la réétudier jusqu'à ce qu'il ait une certaine certitude qui se fasse jour... ou non.

Des choses sont parfois difficiles à cerner, par exemple – et on le constate plus clairement chez les enfants –, certaines expressions qui pourraient être prises pour des néologismes s'avèrent faire partie d'une façon – dans le sens de façonnage –, une façon particulière, propre au langage de la famille. Ou encore, chez des sujets ayant un ou des membres de la famille qui s'avèrent être très fous, eh bien, leur langage se colore parfois de cette folie. Et dans ces cas il apparaît souvent que le patient en analyse mette un temps très long à réaliser la folie de l'autre, car les passions – amour, haine ou ignorance – font écran à la difficile prise de conscience, la folie faisant toujours peur.

Mais l'amour peut aussi durer et de grands fous peuvent être très aimés. Nous en connaissons tous : voir par exemple la folie d'amour de sa femme pour son mari peintre et créateur Gérard Garouste, dont je vous recommande le livre *L'Intranquille, autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*. G. Garouste pourrait d'ailleurs vous faire sa propre carte des lieux divers et variés des services de psychiatrie qu'il a fréquentés et vous en donner ses préférences. Petite incise en pensant à nos journées sur amour et haine.

Il arrive que dans les premiers entretiens le patient s'autodiagnostique. On connaît plus ou moins les différentes manières dont les névrosés ont des réactions opposées : l'un se met sous une bannière identificatoire, l'autre refuse absolument d'être répertorié, comme Lacan le laisse entendre lorsqu'il souligne l'aversion chez le névrosé à supporter même un nom. Ce n'est souvent, cet autodiagnostic, qu'une cumulation d'informations tirées d'Internet et il ne me semble pas qu'il faille y attacher une valeur spéciale tant que nous ne sommes pas assurés nous-mêmes du diagnostic.

J'ajouterai un mot sur les contrôles, puisque c'est une possibilité vivement conseillée lorsque l'on est en difficulté avec un patient sur différents plans ; ce peut être une question sur le diagnostic mais aussi sur la direction de la cure. Prenons la question du diagnostic. Que fait ledit contrôleur ? Il

écoute bien sûr, mais il peut aussi avoir sa propre opinion parfois différente de l'analyste en contrôle qui entend l'analysant. Il ne s'agit pas alors de convaincre, mais plutôt de se laisser porter par la parole jusqu'au bon moment pour situer ou resituer les choses. Parfois il s'agit d'une sorte d'aveuglement passager dû à un point de cécité momentané ou encore lié au fantasme ou aux préjugés. Mais cette position du contrôleur est difficile à tenir de toute façon, car il ne peut en aucun cas se substituer à celui qui a la responsabilité de l'analysant. Et je pense d'ailleurs que les « contrôleurs » – c'est un drôle de mot – n'ont pas à précéder de manière intempestive le temps subjectif du « contrôlé-analyste » responsable de la cure qu'il mène. On peut également le renvoyer à son analyse s'il s'embrouille avec sa propre subjectivité et celle de son patient. Parfois cela s'entend très clairement. Il me semble qu'on doit respecter le temps nécessaire d'élaboration, qui peut être plus ou moins long.

La question de la direction de la cure posée dans les contrôles est fort intéressante et ceci peut se produire à des moments très divers dans le temps d'une analyse. Ce sont parfois des questions sur la fin de l'analyse ou sur le moment de passe, ou plus spécifiquement sur quelque chose qui apparaît crucial et qui n'a pas encore été interprété. Je pense à cela dans certains cas où le fait d'en parler en contrôle permet à un autre moment de faire surgir l'interprétation spontanée bien qu'on pourrait dire fomentée par le travail de contrôle.

Mais très souvent les contrôles se réduisent à quelques temps d'un moment qu'on suppose difficile pour l'analyste dans la cure qu'il mène. Sans que ce soit à rigidifier outre mesure, ce qui me semble le plus bénéfique sont des contrôles sur un long terme : un ou quelques cas sur plusieurs années. Peut-être ne sommes-nous que peu exigeants dans ce domaine, mais c'est sans doute une marque des temps actuels, du rapide avant tout. De plus, les conditions financières pour de jeunes analystes sont lourdes. Nous n'avons les uns et les autres certainement pas les mêmes points de vue sur la question... et la manière de les effectuer, ces contrôles, dépend singulièrement du plus particulier de chaque analyste et sans doute de son style.

Je voudrais aborder maintenant la question des reprises d'analyse, non pas dans le sens de repriser un morceau de tissu, enfin peut-être aussi parfois. Lacan a parlé, me semble-t-il, de contre-analyse – ce n'est peut-être pas l'expression exacte – pour certains analysants quand leurs analystes les embarquent sur une voie erronée. Une psychiatre à l'hôpital interprétait à jet continu toute parole et tout acte des enfants qu'elle recevait. « Et tu as pensé cela parce que... Si tu me dis cela, c'est parce que... » Il y

avait là une sensation d'étouffement paranoïaque reproduisant, pour un des enfants qu'elle m'avait adressé, justement la paranoïa du père de cet enfant. Le silence auquel je me suis astreinte lui a permis, après un long champ de bataille dans mon bureau, de dire que son père était fou ; paranoïa dirigée dont parlait Lacan mais qui équivaldrait à un analyste persécuteur. Bien sûr parfois il y a des moments où on aperçoit chez le patient une sorte de moment paranoïde, mais il me semble plutôt que c'est un coloris teinté de paranoïa qui ne signe pas une structure. Quant à l'analyste qui serait éventuellement persécuteur, on peut penser que ce serait un défaut de sa propre analyse qui le fixerait sans doute à la Vérité.

Ce qui est souvent surprenant dans ces reprises d'analyse, le terme n'est pas beau, nouvelle tranche peut-être, c'est l'écart qu'il peut y avoir entre l'idée que l'on a de ce qu'est l'analyse et la rencontre de là où en est l'analysant. Dans cette optique, il y a les plus grands écarts et parfois on se pose même la question d'un trajet qui n'aurait pas fait entrer le sujet dans une psychanalyse, un seuil d'entrée mou, sans franchissement. Dans certains cas, l'entrée n'a pas provoqué d'éveil à l'inconscient mais plutôt un ronronnement délétère. Mais si ces patients viennent nous voir, c'est que quelque chose les tracasse au point de vouloir que cela change. Et on peut engager la suite du travail ou sa reprise avec une certaine exigence pour qu'il n'y ait pas reproduction de l'endormissement, du ronronnement. Il faut alors être bien sûr qu'au-delà des symptômes restants il y ait eu constitution du symptôme analytique comme énigme, non-savoir qui suppose le sujet supposé savoir. Là encore les situations sont variées et variables bien sûr. Mais il me semble que l'ennui qui fait espérer autre chose, qu'espère l'Ailleurs du névrosé, jamais à la bonne heure, n'est vraiment pas un critère du « bougeant » que peut et doit provoquer une analyse. Certaines reprises d'analyse posent aussi parfois la question du diagnostic.

Qu'en est-il des névroses actuelles, puisque c'est le titre de nos soirées du séminaire École ? Il y a des mots ou étiquettes qui font florès dans le langage courant ; pour en citer quelques-uns, le terme « procrastination » est à la mode, tout comme l'expression « pervers narcissique », les « tocs », les bipolaires et les mots péjoratifs ou injurieux d'« hystéro », de « parano », de « mytho ». Même si leur usage ne correspond pas à ce que cliniquement nous cernons, il me semble que ce sont les effets d'une certaine vulgarisation de la psychanalyse.

Entre nous, nous utilisons toujours les termes habituels des structures cliniques : hystérie, obsession, perversion, phobie, classification déjà ancienne mais dont rien ne permet de dire qu'elle est caduque, d'autant

qu'il paraît tout à fait important d'en savoir les axes et surtout d'apprendre – bien que ce mot n'ait pas l'impact d'une connaissance universitaire –, d'apprendre lorsqu'il s'agit de névrose à mettre en route une analyse. Je pense que ce *à-prendre*, en deux mots, nécessite le travail de l'analysant en dehors des cures qu'il mène et qui se fait non pas d'un cumul de savoirs mais à partir justement du non-savoir, d'un questionnement sur un non-savoir, un point resté obscur.

Lacan a beaucoup travaillé les différentes structures cliniques de la névrose. Pensons à sa relecture des cas Dora et de l'Homme au rat avec la jouissance « ignorée de lui-même », jusqu'à l'analyse de la position de Sade, dont il a fait un emblème du masochisme à l'aune, à la lecture de la vie de celui-ci. Pourtant, au fur et à mesure de son enseignement, Lacan parle moins des structures cliniques, ce qui ne nous empêche aucunement d'y avoir recours dans le travail de notre École. À partir de sa formulation sur le non-rapport sexuel – rien ne s'écrit entre homme et femme que l'objet pulsionnel lié au fantasme et qu'une répartition de partenaire symptôme –, Lacan va faire un effort constant pour en logifier les conséquences. Cette formulation du non-rapport sexuel, Lacan nous dit, dans « L'étourdit », qu'il l'a inférée à partir de l'ensemble des dits de Freud. Puis il a travaillé plus spécifiquement le tore de la névrose et ses différentes mises à plat pour ensuite avoir recours au nœud borroméen, cherchant ce qui peut suppléer au nouage par autre chose que le Nom du Père – en grande déficience actuellement – en en faisant un symptôme possible parmi d'autres. Dans la suite de nos séminaires École, il serait intéressant qu'on puisse avoir un éclairage sur notre façon d'utiliser ces repères ; le faisons-nous ?

Le diagnostic est, me semble-t-il, un moyen de prendre quelques précautions pour éviter à certains patients le pire pour eux-mêmes ou pour les autres – suicide ou passage à l'acte.

Savoir un analysant – ou plus souvent une analysante – hystérique n'allège guère le travail en train de se faire dans la cure ; on peut bien sûr savoir la dérobaie hystérique, savoir le désir insatisfait, néanmoins il faudra tous les temps de la cure pour arriver à une satisfaction. Parfois la dérobaie est difficilement évitable ; un départ qui dans le meilleur des cas sera possiblement un retour. J'ai eu dans mon expérience personnelle plusieurs départs comme cela, intempestifs, dont j'ai été surprise. On peut se dire que ce moment particulier des dits était fuite et défense devant une vérité en train de se mettre au jour, devant cet obscur objet du désir, encore désir de l'Autre.

De même dans la névrose obsessionnelle, on a beau savoir très présents le doute, la cisaille de la pensée, le désir impossible, cela n'assure en rien de l'efficacité de la cure. Alors, bien sûr, une fois posé le diagnostic tout reste à faire, et surtout ce moment crucial des entretiens préliminaires, qui d'une certaine façon va conditionner la mise en train du transfert et du déchiffrement de l'inconscient à partir de l'énigme que se pose l'analysant dans ses débuts, c'est-à-dire non pas seulement avec la plainte de ses symptômes, mais une certaine demande sur le pourquoi qui permet d'instaurer le sujet supposé savoir, veine qui dépend du patient.

Le diagnostic s'il est nécessaire oublie la spécificité de chaque Un. On donne une étiquette qui ne tient pas compte du plus singulier de chaque Un. Cela sans doute rassure celui qui la donne, mais c'est une position qui inverse absolument le trajet d'une psychanalyse, puisque par le diagnostic on dit « tu es cela » et dans l'analyse le psychanalyste permet à l'analysant en fin de parcours de se dire « je suis cela », symptôme. Tout part pour le futur analysant d'un non-savoir qu'il va interroger tout au long de l'analyse.

Mots-clés : penser la psychanalyse, entretiens préliminaires et symptôme, contrôles, nouvelles tranches ou reprises d'analyse.

*  Intervention au séminaire École de l'EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 3 octobre 2019.

Actualité de la névrose

Bernard Nominé

Fonction du psychanalyste dans le diagnostic *

Dans le cadre de la pratique psychiatrique, c'est banal de noter que le diagnostic dépend beaucoup du praticien. Dans tel pays, voire dans telle région, dans tel service, on voit la psychose partout, ailleurs on ne la détecte pas, par contre on a le diagnostic d'hystérie facile. Le diagnostic est donc fonction de l'angle de vue du clinicien. On va même jusqu'à dire, dans nos milieux, que parfois le diagnostic en dit plus sur le praticien que sur son patient.

Cela a conduit la psychiatrie américaine à pallier ce manque d'objectivité en proposant un manuel diagnostique fondé sur des arguments statistiques. Les *DSM* III, IV, V ont ainsi, tout simplement, éliminé la fonction du diagnostic de la pratique psychiatrique. Ce manuel qui se dit *diagnostique* et *statistique* des désordres mentaux n'a rien d'un outil diagnostique. Il ne sert qu'à classer les désordres psychiques pour que les mutuelles américaines s'accordent sur la façon de prendre en charge les soins psychiatriques de leurs adhérents. Le *DSM* a ainsi totalement désorganisé la sémiologie psychiatrique qui s'était en partie structurée – au moins pour les névroses – à partir de concepts psychanalytiques.

Lacan n'a pas encouragé les psychanalystes à se désintéresser de la question diagnostique, tout en considérant que la clinique psychanalytique devait s'affranchir de la clinique psychiatrique. Tout son enseignement témoigne du soin qu'il a mis à dégager des structures cliniques. En cela il a emboîté le pas à Freud qui avait déjà fondé le diagnostic différentiel entre névrose, psychose et perversion, non pas par rapport à la description des symptômes présentés, mais en fonction de la cause essentiellement sexuelle qui organise la symptomatologie. Aujourd'hui, nous dirions plutôt que la cause qui permet de différencier les diagnostics est le mode de jouissance du sujet, déterminé par sa relation à L'Autre.

Une bonne partie de l'enseignement de Lacan porte sur cette mise en ordre de la clinique en fonction des trois grandes structures : névrose, psychose, perversion. Je pense notamment au séminaire sur le moi, au séminaire sur les psychoses, au séminaire sur les formations de l'inconscient et au séminaire sur l'angoisse. Autant de séminaires où Lacan reprend les cas de Freud et d'autres cas de la littérature en apprenant à ses élèves à dégager les rapports du sujet à l'Autre *via* la structure de langage.

Le point de capiton, la métaphore paternelle, l'appareillage phallique, bref, Lacan a spécifié tout un matériel qui permet de voir comment le sujet se débrouille de sa jouissance. On a tous beaucoup appris à se repérer avec ces outils théoriques et je note qu'à une certaine époque, dans nos milieux, il était de bon ton de savoir détecter la psychose là où la majorité ne la soupçonnait pas. C'était excessif. Un engouement pour le diagnostic ne risque-t-il pas de faire perdre de vue au psychanalyste ce que doit être sa fonction : accueillir le transfert et s'y repérer pour la direction de la cure ? Je suppose que l'on a tous connu des cas où notre idée diagnostique de départ a évolué au cours de la cure. Dans ces cas-là, c'est le transfert qui, petit à petit, nous sert à établir le diagnostic. Et cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où la clinique psychanalytique est une clinique sous transfert.

Par ailleurs, celui qui suit l'enseignement de Lacan jusqu'au bout, sans laisser de côté les contradictions, les paradoxes, voire les erreurs, les bévues, celui-là a forcément ressenti un certain désappointement quand il a vu la certitude sur laquelle il s'appuyait pour distinguer névrose, psychose et perversion, vaciller sous les coups de certains énoncés de Lacan, spécialement à partir du moment où il se met à reconsidérer la structure en fonction de la logique borroméenne.

Le séminaire *Les non-dupes errent* est pour moi un tournant. Lacan nous y présente la chaîne borroméenne et sa logique. Trois consistances dont aucune n'a de prévalence sur les deux autres, notamment pour ce qui est de les faire tenir ensemble. On croit comprendre alors que la psychose correspondrait à la situation où, par manque d'une consistance, le nœud se défait.

« S'il y a quelque chose de normal, c'est que quand une des dimensions vous claque pour une raison quelconque, vous devez devenir vraiment fou. » Et d'ajouter en contrepoint que « si l'un de vos ronds de ficelle vous claque, du fait de quelque chose qui ne vous concerne pas, vous n'en devenez pas fou pour autant, c'est parce que, que vous le sachiez ou pas, les deux autres ronds tiennent ensemble et c'est ça qui veut dire que vous êtes névrosé ¹. »

La proposition est complexe puisque à la fois c'est normal de devenir fou si l'une des consistances manque, et si l'on n'en devient pas fou, ce n'est pas normal, c'est que l'on est névrosé. Les repères changent, d'une certaine façon.

Mais ce n'est pas fini, car plus tard, dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan n'évoque plus la psychose comme la dissolution du nœud à trois. Il considère alors que le nœud à trois est un modèle idéal jamais atteint, si ce n'est dans la paranoïa, et que la norme est le nœud à quatre, le quart terme étant le symptôme. La psychose, et spécialement celle de Joyce, résulterait alors d'une erreur dans l'écriture du nœud qui aboutit à ce que deux consistances s'enlacent anormalement, laissant la troisième à la dérive, ce qui correspond à ce que Lacan décrivait comme erreur de la névrose dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Chez Joyce, l'erreur aboutit à ce que réel et symbolique s'enlacent, laissant l'imaginaire du corps tomber comme une pelure.

Lors de notre dernière rencontre de Baveno ², j'ai essayé de présenter différentes erreurs dans l'écriture du nœud, que l'on pourrait utiliser pour comprendre ce qu'il se passe notamment dans la mélancolie et dans l'autisme. J'ai fait valoir que dans la mélancolie le symbolique s'enlacerait directement avec l'imaginaire du corps, lui imposant une tyrannie féroce aux mépris du réel de la vie restant hors jeu. Et que dans l'autisme, du moins dans sa version Asperger, au vu des témoignages que nous pouvons lire, l'imaginaire paraît s'enlacer directement avec le réel du signifiant, laissant sa fonction symbolique hors jeu.

Ce qui est intéressant, c'est de voir comment chaque sujet qui a hérité de cette erreur d'écriture peut corriger l'erreur du nœud et comment l'analyste peut participer à cette correction. Il est un fait qu'il y participe, qu'il le sache ou pas, dans la mesure où il accepte la place que le patient lui octroie dans le transfert.

Après d'un patient psychotique, le psychanalyste ne tarde pas à s'apercevoir de la place qu'il occupe. Lacan appelait ça : *secrétaire de l'aliéné*. Je crois qu'avec la logique borroméenne on peut préciser cela.

Si la chaîne borroméenne est ce qui permet à chaque sujet de se situer dans le temps et l'espace à l'aide des trois coordonnées que sont le réel, le symbolique et l'imaginaire, si ces trois coordonnées ne sont pas nouées de la bonne façon, le sujet perd contact avec la réalité. L'analyste peut l'aider à s'y retrouver. C'est plus qu'un secrétaire, c'est un ops de secours.

On pourrait relire le cas Aimée, par exemple, et voir quel rôle Lacan a joué dans la stabilisation de sa patiente. Aimée, dont la mère était

analphabète, voulait être une femme de lettres. Au moment fécond de son délire, elle avait écrit deux romans. Elle cherchait à se faire éditer. On sait qu'elle a très mal supporté le refus d'une maison d'édition et qu'elle a envoyé ses romans au prince de Galles, qui était la cible de son érotomanie. On sait qu'elle reçut une fin de non-recevoir de la part du prince peu avant son passage à l'acte.

Lacan a réparé cette adresse ratée en s'intéressant à sa production littéraire, en lui demandant ses courriers. Il voulait tout lire d'elle. Il faudrait examiner de près l'erreur du nœud et ses conséquences sur la relation entre les trois consistances pour comprendre comment l'intérêt de Lacan pour les écrits d'Aimée a pu restaurer une connexion à peu près correcte. L'intérêt du jeune psychiatre pour la production littéraire de la patiente a sans doute joué la fonction d'un quart élément. Tout comme l'intérêt des lecteurs de Joyce a pu donner aux épiphanies la valeur d'énigmes et renforcer ainsi l'ego d'un écrivain qui se voulait hors normes. Car cet ego ne vaudrait rien s'il n'était reconnu que par l'écrivain lui-même.

Concernant l'autisme, j'ai appris récemment que certains thérapeutes s'inspirent de techniques employées par des comédiens et imitent les stéréotypies du patient, ce qui ne manque pas d'éveiller son intérêt et permet d'entrer en contact avec lui. Les neurosciences semblent rendre raison de ce phénomène clinique en soulignant le rôle de l'imitation dans le contact avec le nourrisson qui ne parle pas encore. *Il semblerait que le fait d'être imité donne au sujet l'impression d'être reconnu. C'est une reconnaissance qui ne vient que de l'imaginaire. On pourrait concevoir que le thérapeute qui entre ainsi en contact avec le sujet autiste lui sert de double imaginaire.*

Or, le thérapeute qui agit de la sorte sait ce qu'il fait. Son imaginaire à lui est en connexion avec le symbolique et c'est peut-être par ce biais qu'il peut apporter au patient une part de symbolique qui soit acceptable. C'est intéressant de remarquer que les techniques comportementalistes qui se sont inspirées de ces expériences ont pris le problème à l'envers en misant sur le fait d'apprendre à l'autiste à imiter l'autre dans un but d'adaptation. Ils sont passés à côté de cette étape essentielle de l'imitation qui consiste à offrir au sujet une reconnaissance imaginaire.

Autrement dit, pour comprendre son action, l'analyste doit savoir repérer l'erreur d'écriture qui conduit à la chaîne borroméenne fautive chez son patient. Mais l'étape diagnostique porte essentiellement sur le repérage des trois registres dans la symptomatologie clinique : savoir catégoriser,

dans le tableau clinique, ce qui se réfère à l'imaginaire, au symbolique ou au réel et repérer les connexions aberrantes.

Concernant la névrose, si l'on s'en tient à la logique borroméenne développée dans le séminaire *Le Sinthome*, le moment diagnostique consiste à repérer la fonction du symptôme, pour autant qu'on puisse l'isoler au début de la cure – ce n'est pas évident, car il arrive qu'un symptôme puisse en cacher un autre. Quoi qu'il en soit, la direction de la cure va être orientée par l'idée que l'analyste peut se faire de la place qu'on lui décerne, pour jouer au mieux sa fonction *d'aide contre*, c'est-à-dire d'objet *a* situé au cœur de la chaîne borroméenne. Certes, pour occuper sa fonction, l'analyste doit se laisser faire, dans le sens où sa conduite lui est dictée par une logique qu'il apprend au fur et à mesure de la cure, mais enfin, mieux vaut qu'il sache un peu où on le conduit, c'est-à-dire où l'on va !

Mots-clés : diagnostic, structure borroméenne, place de l'analyste, erreurs d'écriture du nœud, cas Aimée, Joyce, autisme.

*  Intervention au séminaire École de l'EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 3 octobre 2019.

1.  J. Lacan, *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, inédit, séance du 11 décembre 1973.

2.  Week-end borroméen organisé conjointement par Marc Strauss et son LaBo, Bernard Nominé, Michel Bousseyroux, Maria Teresa Maiocchi et Mario Binasco sur les bords du lac Majeur, face aux îles Borromées.

Actualité de la névrose

Radu Turcanu

Diagnostic ou comment (se) planter (dans) le décor de la cure analytique *

Je vais rappeler d'abord la signification du terme *diagnostic* : « capable de discerner », « percevoir distinctement (un objet) de manière à éviter toute confusion », ou encore « faire la distinction entre des choses mêlées, confondues ¹ ». Le mot nous arrive du grec ancien *diagnostikós* (« capable de discerner ») : *dia* et *gnostique*. *Dia-*, « par, à travers », et *gnôse*, connaissance, discernement. Autrement dit, il s'agit d'acquérir la connaissance à travers des signes observables.

L'abord que je propose ici de la question du diagnostic en psychanalyse se fait en convoquant trois « hics » – d'où l'écriture dans mon titre. J'essaie de pointer ainsi quelques difficultés que nous pouvons rencontrer dans notre pratique à propos de cet exercice délicat. En effet, le diagnostic peut éveiller chez le clinicien, analyste ou pas, mais aussi chez l'analysant, des réactions « mélangées » : méfiance, réserve ou ambiguïté ; mais aussi enthousiasme, voire acharnement ou besoin pressant de clarification.

Certains éléments figurant dans chacune des descriptions suivantes des trois « hics » peuvent se transposer dans une autre, surtout dans le cas des deux premières.

I. Le premier hic, qui découle de la définition du diagnostic présentée ci-dessus, constitue son rattachement à la pratique médicale en général et au remaniement de celle-ci ces dernières décennies. Ayant pour visée un fait ou un phénomène détectable et isolable, et pour des raisons précises permettant, entre autres, les progrès de la médecine, le diagnostic ouvre la voie à un traitement et à une intervention ciblés. Il y a eu des effets notables de cette évolution en psychiatrie, et par la suite en psychanalyse. Avec l'éclatement des grandes catégories nosographiques de la psychiatrie, concomitant de la montée en puissance des différents manuels où la

statistique et l'évaluation proviennent de l'Evidence Based Medecine (EBM) et de ses « protocoles », on assiste à une démultiplication insensée des diagnostics dans ce qu'on peut appeler « la nouvelle psychiatrie ». À l'apparition aux États-Unis du *DSM-5* en 2013, certains ont dénoncé « un ouvrage dangereux qui crée des maladies mentales et n'a pas de fondement scientifique, qui sert l'industrie pharmaceutique avec un risque de surdiagnostic et donc de surmédicalisation ² ».

Le diagnostic devient dans ce cas une affaire de gestion et d'administration des pathologies. Cette nouvelle bureaucratie et ses technocrates connaissent un grand succès auprès du public, d'où la surenchère dans la production de diagnostics, synonymes d'expertises. Tout le monde devient facilement expert et pose des diagnostics tels que le TDAH (trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité), le spectre autistique, etc. La bataille autour de l'autisme en est une preuve.

Au début des années 1970 – quand les deux premières éditions du *DSM* ne connaissaient pas encore le déferlement de la vague comportementaliste et antipsychanalytique –, Lacan propose de démultiplier les Noms du Père, comme marqueurs ou désignateurs des rapports du sujet à l'Autre ³. Et même si cette nouveauté dans son enseignement ne vient pas du même empan technicisant de la clinique que celui évoqué plus haut, elle dénote néanmoins une préoccupation pour sortir la clinique analytique d'une rigidité et d'un dogmatisme qui à l'époque la guettaient sérieusement. Avec cette multitude des Noms du Père, Lacan fait exploser en bonne partie la triade névrose, psychose, perversion, rassurante sans doute, mais de plus en plus inadéquate pour décrire la prise de la structure de l'inconscient dans le transfert analytique.

L'approche lacanienne ne propose donc pas une multiplication des listes de diagnostics, comme le font les *DSM* à partir de la troisième édition, mais elle représente une invitation à traiter chaque cas dans sa singularité, ce vers quoi pointe aussi la fameuse formule « s'en passer à condition de s'en servir » à propos du Nom du Père ⁴. Ceci implique non seulement la multiplication des « nominations » sous-tendues par ce Nom, mais la nécessité d'envisager un diagnostic unique pour chaque cas, et donc une valeur opératoire du Nom du Père pour chaque analysant. Cela réduit considérablement la possibilité d'en faire un dogme et oblige l'analyste, muni d'une expérience et d'un savoir dépassant – on peut l'espérer – la lecture de Freud et de Lacan, à se plonger dans des « univers » à chaque fois différents. C'est une exigence et une difficulté qui peuvent marquer les débuts d'une

pratique analytique, mais qui peuvent aussi la traverser d'un bout à l'autre, signe plutôt d'une analyse qui n'en finit plus.

Voilà donc le hic à mettre du côté de l'analyste. Ce dernier, devant l'épreuve de la rencontre avec chaque nouvel analysant et avec une clinique à chaque fois singulière, pourrait avoir la tentation de se réfugier : soit derrière une dilution du savoir analytique, sous la pression des diverses bureaucraties et peut-être aussi, pourquoi pas, pour garder sa « clientèle » ; soit derrière la constitution de nouveaux dogmes, y compris celui des « Noms du Père » au pluriel, sans pourtant savoir faire vibrer ici l'équivoque introduite par Lacan avec son écriture « les non-dupes errent ».

II. Découle d'ici un deuxième hic quant au diagnostic. Celui-ci devient souvent, en suivant le destin de l'interprétation œdipienne, inopérable dans une cure analytique. Les patients, les analysants connaissent souvent le jargon des manuels diagnostiques, ils s'y passionnent et l'utilisent parfois pour contrer le dispositif analytique, fait qui n'est pas du tout nouveau. De plus, le penchant à discerner, à observer, à classer conformément aux critères dits « objectifs » devient souhaitable non seulement pour la flopée de spécialistes de toutes sortes, mais aussi pour les patients eux-mêmes. La cure analytique n'est pas épargnée par cet effet contemporain de « la science pour tous » qui risque de faire glisser cette cure vers un versant de « phénomène expérimental ». Analyste et analysant peuvent se retrouver ainsi dans des positions symétriques, interchangeableables. Certaines théories analytiques elles-mêmes – sur le contre-transfert, sur le co-transfert, etc. – contribuent à ce déraillement des positions à l'intérieur de la cure.

Des techniques corporelles ou de méditation de plus en plus à la mode peuvent également faire oublier à l'analyste que l'expérience que constitue la cure n'est ni une objectivation du sujet, ni une co-cure. Il existe également des patients qui sont au courant des données pharmaceutiques ou qui font partie d'une association de patients ou de parents, ou simplement de consommateurs. Ils arrivent avec leurs bilans exhaustifs, avec l'énumération des facteurs de risque qui peuvent aller des toxiques à la pollution. Pas étonnant alors, pourrait-on dire, de constater qu'il y a moins de demandes d'analyse, que les patients préfèrent une fréquence réduite des séances, souvent une fois par semaine, et qu'ils quittent plus facilement le dispositif. Ou, et c'est l'autre face de la médaille, qu'ils s'y éternisent dans un transfert rendu imperméable qui les maintient dans une sorte de séduction par l'analyse.

Je dirais que nous avons à faire ici avec le hic de l'analysant pendant la cure par rapport au diagnostic. Mais ce serait sans tenir compte de ce que nous enseigne Lacan à propos de la résistance en analyse qui, très souvent, je relativise le propos de Lacan, se situe du côté de l'analyste ⁵. Car, malgré ces changements, dépendants de l'époque, il revient à l'analyste de restituer à son analysant la possibilité d'inventer « son » propre diagnostic. À partir d'une structure initiale de nouage du symptôme et du fantasme ; mais aussi en fonction du devenir du transfert comme moteur de la cure, moteur qui peut accélérer, ralentir, lui faire faire marche arrière ou même arrêter le mouvement d'« étalage » de la structure. Isoler et démontrer les signes positifs d'une structure représentent en effet une nécessité pour avancer un diagnostic ⁶. Mais il est tout aussi important de laisser évoluer la cure selon un temps permettant que se révèle la prise dans le nœud borroméen de la structure chez l'analysant, sa mise à plat *in progress*. Car la clinique dite borroméenne ne contredit en rien la clinique structurale : pour le dernier Lacan, le nœud borroméen, c'est la structure ⁷.

III. J'arrive ainsi au troisième hic, à mettre du côté de ce qui lie analyste et analysant lors d'une cure analytique, à savoir le transfert ainsi que son maniement, ses effets et sa résolution. Nous avons déjà constaté que la question du diagnostic n'est pas isolable de celle de la structure, avec sa version finale de nouage borroméen. Si le diagnostic peut être convoqué comme hypothèse de travail dans le déroulement de la cure, il semble beaucoup plus problématique de soulever cette question lorsqu'il s'agit de la fin de l'analyse. À ce moment final, la structure même se réduit à la manière de l'analysant de faire lien à l'Autre en se faisant, ou non, la dupe de ce réel que Lacan appelle le non-rapport sexuel. La fin de l'analyse implique ainsi la mise à l'épreuve de l'existence réelle du trou dans l'Autre ⁸, le seul vrai trou par où l'analysant peut sortir de son analyse, en même temps que l'analyste et l'Autre.

Avant d'arriver à la dernière partie de mon propos, je vais rappeler les définitions du terme diagnostic : « capable de discerner », « percevoir distinctement (un objet) de manière à éviter toute confusion »... C'est tout le contraire de ce que propose ce trou dans l'Autre ou cet Autre barré qui renvoie plutôt à une impossibilité de discernement, au fait que le rapport au sexe et à la mort reste « déplacé » par rapport à l'endroit où il devrait se fixer. Dans son texte « L'ombilic du rêve est un trou » (réponse à une question de Marc Ritter), Lacan écrit que le rapport au sexe, comme celui à la mort, « est diffusé, il est étalé au lieu d'être serrable de près ; de même cette

pulsion de mort, à laquelle Freud, il faut tout de même le dire, a été mené par l'expérience analytique. C'est bien en quoi l'inconscient, l'inconscient comme tel, est quelque chose qu'il importe de distinguer de ce non-rapport sexuel, en tant que ce non-rapport sexuel serait lié au Réel de l'être humain, alors que c'est au niveau du symbolique que cette découverte d'un certain rapport à la mort est décelable et a, de fait, par la plume de Freud, cheminé. Il y a ici, en quelque sorte, dissociation du rapport sexuel, dont il est tout de même concevable que quelque chose porte la trace dans l'inconscient, alors que ce qui est démontré par tout ce qu'a découvert Freud, c'est justement ceci, que tout ce qui est de l'ordre du sexuel est déplacé⁹ ».

Le rapport au sexe et le rapport à la mort sont donc déplacés du symbolique, ainsi que de l'imaginaire, vers le « Réel de l'être humain », avec toute l'équivoque quant à ce qui pourrait constituer cet être. Et tout comme on évoque un au-delà de l'Œdipe et un au-delà du Nom du Père, à condition, bien sûr, d'avoir fait une analyse, nous pouvons soutenir qu'il existe un au-delà du diagnostic, et pourquoi pas un au-delà de la structure en fin d'analyse. D'ailleurs, dans « L'étourdit », Lacan donne cette définition de la structure : « La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage¹⁰. » Appelons donc ce dernier hic, le hic de l'Autre, ou de l'inconscient, en tant qu'il révèle le rapport du sujet en fin d'analyse avec le réel du sexe et de la mort. *Hic et nunc*.

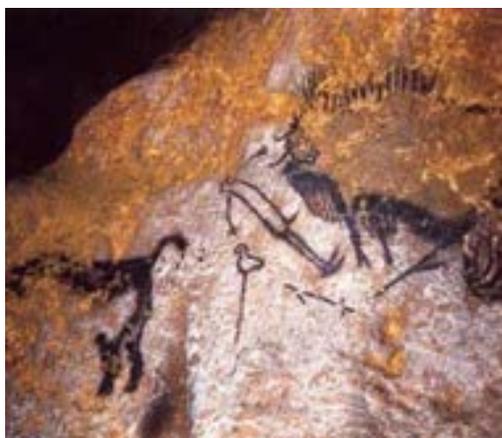
Un écho poétique de ce rapport impossible de l'homme au réel du sexe et de la mort est à retrouver dans ce qu'écrit Georges Bataille à propos d'une peinture de Lascaux connue comme « l'énigme du puits ». Il évoque cette image « d'autant plus étrange que ce mort au sexe levé a la tête d'un oiseau, tête animale et si puérile qu'obscurément peut-être, et dans le doute, un aspect risible en ressort [...] Il s'agit d'une énigme désespérante, avec une risible cruauté, se posant à l'aurore des temps. Cette énigme, il ne s'agit pas vraiment de la résoudre. Mais, s'il est vrai que nous manquons les moyens de la résoudre, nous ne pouvons nous dérober [...] Elle nous demande, étant la première humainement posée, de descendre au fond de l'abîme ouvert en nous par l'érotisme et la mort [...] Tel est le propre à la fois de la mort et de l'érotisme. L'une et l'autre en effet se dérobent : ils se dérobent dans l'instant même où ils se révèlent [...] Nous ne pouvons imaginer contradiction plus obscure, mieux faite pour assurer le désordre des pensées. Mais à la fin, l'obscurité impénétrable est la vertu élémentaire d'une énigme¹¹ [...] ».

Pour conclure ces réflexions sur le *diagnost-hic*, je dirai qu'en lui-même le diagnostic ne représente pas une énigme. Il questionne pourtant la structure qui se déplie au fur et à mesure du maniement du transfert et

il reste un indicateur de la manière dont analyste et analysant plantent – et se plantent dans – le décor de la cure. C'est-à-dire de la manière dont ils se réfèrent, chacun de sa place, aux effets et aux limites de la parole et à l'émergence de la lettre. Le diagnostic peut aussi signaler les ratages du *déplacement* de la structure durant la cure, le fait qu'elle ne puisse pas s'étaler, se diffuser et qu'elle reste ainsi enkystée dans le symptôme et murée dans le fantasme ¹².

De ce fait, comment interpréter aujourd'hui la procrastination, les rituels et la collection de pensées chez le sujet obsessionnel, au vu de la nouvelle donne clinique où le nœud représente une mise à plat de la structure et le diagnostic une hypothèse en mouvement permanent ? Ou, par là même, la conversion, la mascarade et l'amour du père chez le sujet hystérique ? Ou les effets imaginaires de la métaphore paternelle chez le sujet phobique ? Et comment, des trois ratages, que j'ai appelés ici les trois hics du diagnostic (de l'analyste, de l'analysant et de l'Autre), ce dernier arrive-t-il à étaler la structure et à indiquer le bon trou, celui de la sortie de l'analyse ? Comment *littéraliser* le symptôme en *sinthome* à partir de ce qui n'a pas de profondeur et ne se soumet à aucun diagnostic : l'énigme du sexe et de la mort ?

L'actualité de la névrose, parce que c'est notre titre de l'année, c'est l'actualité de l'expérience d'une cure analytique qui, à travers des *diagnosthics*, permet de dévoiler la structure, y coller tout en s'en décalant à l'endroit où l'on se fait la dupe de l'inconscient et de ses errements ¹³.



L'énigme (ou l'homme) du puits, Lascaux

Mots-clés : diagnostic, énigme, hic, structure, sortie (de l'analyse), (vrai) trou.

* ↑ Intervention au séminaire École de l'EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 3 octobre 2019.

1. ↑ *Le petit Robert*.

2. ↑ S. Cabut, « Psychiatrie : DSM-5, le manuel qui rend fou », dans *lemonde.fr*, 13 mai 2013. La même remarque peut être faite pour la CIM-11 (Classification internationale des maladies) publiée en 2018.

3. ↑ D'abord dans l'unique leçon qui porte ce titre, « Les noms du père », publiée dans *Le séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973. Ensuite dans tout le séminaire inédit *Les non-dupes errent* (1973-1974).

4. ↑ « Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 136.

5. ↑ « Il n'y a qu'une seule résistance, c'est la résistance de l'analyste. » J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 595. À ce propos, et visant le contre-transfert, Freud et Ferenczi, par exemple, ne disent pas autre chose.

6. ↑ « [...] le sens attaché au terme Positif serait exprimé d'une façon moins ambiguë, au point de vue objectif, par celui de Phénoménal, et, au point de vue subjectif, par celui d'Expérientiel. » J. Stuart Mill, *Auguste Comte et le positivisme*, traduction française, 1868.

7. ↑ « Ils se dénouent, et ceci veut dire que le Réel [...] tel tout au moins que nous croyons le représenter [...] le Réel n'est lié que par une structure [...] si nous posons que structure, ça ne veut rien dire que nœud borroméen. Le Réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 8 mars 1977, *Ornicar ?*, n° 16, 1978, p. 9.

8. ↑ M. Bousseyroux, « Le mystère du corps parlant », *L'en-je lacanien*, n° 3, Toulouse, Èrès, 2004, p. 67-77. Il écrit à ce propos : « Il n'y a aucun ordre d'existence qui vienne en opposition au symbolique. Et c'est à cette place du nœud RSI où se révèle qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre que s'inscrit ce que Lacan note J(A), la barre sur le A marquant l'impossibilité qu'il y ait une jouissance de l'Autre de l'Autre. C'est là qu'est le vrai trou de la structure, car c'est là que la marche de l'Autre de l'Autre se dérobe. Bataille l'exprime admirablement : "Si dans la nuit, la marche du trottoir se dérobe sous mon pied, un court instant le cœur me manque : j'ai une faible idée de l'absence de Dieu" » (voir Georges Bataille, *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, Gallimard, 1988, p. 229).

9. ↑ J. Lacan, « L'ombilic du rêve est un trou », *Lettres de l'EEP*, n° 18, avril 1976, p. 7-12.

10. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 476.

11. ↑ G. Bataille, *Les Larmes d'Éros*, Paris, J.-J. Pauvert, 1971, p. 41-45.

12. ↑ Alors que sa « valeur, c'est que c'est mis(e) à plat. » J. Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 11 janvier 1977.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 13 novembre 1973.

ENTRÉE DES ARTISTES

Colette Sepel

Rêves de paradis

À propos du film de Pietro Marcello, *Martin Eden*, très librement adapté du roman de Jack London

C'est à Naples et dans un xx^e siècle quasi intemporel et onirique que Pietro Marcello transpose le roman de Jack London paru en 1909. C'est à Naples mais ce pourrait être dans n'importe quelle grande ville portuaire européenne où se côtoient violemment miséreux et nantis, immigrants et émigrants, illusions et désillusions.

Martin Eden est un jeune marin prolétaire qui, bien qu'il ait quitté l'école à 11 ans, est un lecteur insatiable. Introduit incidemment dans une grande maison bourgeoise, il y rencontre, telle une apparition céleste, et dans une bibliothèque de rêve, la belle, la délicate, l'érudite Elena Orsini. Il part de ce lieu enchanté un livre de poésie à la main, dont on aperçoit le titre, *Spleen et Idéal*. Titre du premier livre des *Fleurs du mal* qui résume ce que sera désormais la trajectoire du jeune homme, nostalgie de ce premier instant et quête d'un idéal impossible. Car, depuis, Martin ne veut plus qu'une chose : devenir comme elle, parler comme elle, penser comme elle, bref, entrer dans ce monde qu'il ne pensait exister que dans les rêves, les romans ou la poésie. Il ne doute pas un instant d'y parvenir, et d'une seule et unique façon, il deviendra un écrivain célèbre. C'est également chez les Orsini qu'il rencontre peu après un autre être d'exception, un poète esthète décadent, poitrinaire, un être condamné fasciné par le néant qui devient son modèle idéal fraternel. Martin deviendra donc, à son image, un génie littéraire. Tout autre moyen plus réaliste comme celui qu'Elena, émue par ce bouillant sauvage et amoureux à son tour, lui suggère, à savoir entrer dans l'entreprise de son père, est par lui immédiatement rejeté. Génie littéraire reconnu il sera, ou rien. Fi des possibles, à l'impossible il est tenu.

Que penser de ce désirant forcené ? Est-il un fou mégalomane, comme le suppose la mère de la jeune fille ? Un fou d'amour assurément, un fou d'orgueil aussi bien, un affamé, un assoiffé que rien ni personne ne pourra

jamais satisfaisant. Quoi qu'il obtienne, ce ne sera jamais ça. La frustration et le désenchantement sont par contre inévitablement au rendez-vous, quand le principe de réalité s'impose au rêveur opiniâtre qui refuse de reconnaître que l'objet du désir est toujours déjà perdu. Car Martin, au nom prédestiné, rêve de deux paradis. L'un, conscient, inatteignable, est celui du monde d'Elena, de ce monde de culture et de raffinement qui suppose la transmission d'au moins quelques générations (le choix même du patronyme Orsini renvoie à l'une des plus anciennes familles princières d'Italie) et dans lequel l'autodidacte sera toujours un étranger ¹. Car entre ce monde et le sien se tient un fossé que ni son acharnement, ni la reconnaissance et la richesse assez vite obtenues ne peuvent combler. Mais il y a un deuxième rêve, tout aussi inatteignable, inconscient celui-là, qui apparaît en leitmotiv au long du film, celui du paradis perdu de l'enfance, où un garçon et une fille, seuls, déguisés en grandes personnes, dansent le rock and roll sur ce qui semble être les décombres d'une ruelle, folle gaité d'après catastrophe où nous pouvons reconnaître Martin et sa sœur aînée, couple fraternel d'orphelins.

Il faudrait pouvoir renoncer au rêve, mais Martin ne peut s'y résoudre et demeure, de ce fait, toujours hors monde, dé-classé, étranger. Et s'il semble prêt à s'embarquer pour l'Amérique, pays rêvé de tant de ses concitoyens, c'est pour aussitôt, marin désarrimé qu'il est devenu, larguer définitivement les amarres.

Concluons sur le choix musical de Pietro Marcello, qui nous ramène aux années dites de plomb. En fond sonore de l'histoire d'amour impossible, Joe Dassin chante *Salut les amoureux* ², et je n'ai pu m'empêcher de penser à son autre succès intitulé justement *L'Amérique*, tandis que me revenait en mémoire la chanson que Jacques Brel a composée en 1968 pour son adaptation de *L'Homme de la Mancha, La Quête* ³. Martin Eden n'est-il pas, en effet, une figure moderne de Don Quichotte, mais privé de Sancho Pança ?

1. ↑ Didier Eribon l'évoque dans son *Retour à Reims* (2009), Paris, Flammarion, 2018.

2. ↑ « On s'est aimés comme on se quitte [...] On n'était pas faits pour vivre ensemble / Ça ne suffit pas de s'aimer bien. »

3. ↑ « Rêver un impossible rêve / porter le chagrin des départs / Brûler d'une possible fièvre / Partir où personne ne part [...] Atteindre à s'en écarteler / Atteindre l'inaccessible étoile. »

SÉMINAIRES CHAMP LACANIEN

Inégalités

Anita Izcovich

L'inégalité de la femme *

Je me demanderai dans un premier temps quelles sont les inégalités concernant les femmes qui marquent le monde d'aujourd'hui : quelles formes prennent-elles ? Je ferai référence à l'actualité et aussi à ce qui a parcouru l'histoire, en me proposant de saisir ce qu'il y a de commun entre les deux.

Il est frappant que dernièrement, à l'occasion du sommet du G7 à la fin du mois d'août à Biarritz, il ait été promis un « G7 féministe », car l'égalité des femmes et des hommes doit devenir une cause mondiale. Il a été établi que l'inégalité entre hommes et femmes engendre de la violence au même titre que l'inégalité entre riches et pauvres. On réfère donc l'inégalité homme-femme à l'inégalité des classes, à l'inégalité maître-esclave du capitalisme, dans un discours politique qui est présent aujourd'hui comme dans l'histoire.

Rappelons-nous comment Olympe de Gouges a calqué ses articles de la déclaration des droits de la femme de 1791 sur celle des droits de l'homme de 1789. Les auteurs disent qu'il y a un parallèle entre la lutte des classes et la lutte des sexes. Que ce soit en 1830 ou en 1970, l'idéologie féministe est contemporaine de l'avènement de la pensée démocratique et socialiste.

Comme on le sait, il y a différents points de vue, dans le féminisme, pour défendre les femmes contre leur inégalité. Rappelons-nous comment Gisèle Halimi – c'est d'actualité puisqu'elle a été interviewée dans *Le Monde* cet été – a défendu la cause des femmes – qui est aussi le titre d'un de ses livres ¹ –, notamment dans des procès concernant l'avortement, pour, je la cite, « réussir là où l'égalité économique a échoué, là où la culture patriarcale a résisté ». Elle ajoute que la femme est rendue invisible en étant rejetée de la *res publica* ; ses tâches domestiques ne se voient pas parce qu'elles ne sont pas incluses dans le produit national brut, comme a pu le dire Marx, ou ne génèrent pas de plus-value, comme a pu le relever Isabel Largaia. Il faut donc, selon Gisèle Halimi, libérer les femmes comme on a libéré le prolétariat, faire qu'elles soient égales aux hommes dans les tâches « nobles » du travail, dans le droit de prendre des décisions politiques et

économiques. Cela doit être accompagné du « droit de décider de leur jouissance », de « se réappropriier le contrôle de leur corps », avec notamment celui d'avorter quand une grossesse n'est pas désirée selon la formule « notre ventre nous appartient ». Il s'agit donc, en s'autorisant de son sexe, de renverser le rapport de l'homme qui dispose du corps de la femme.

À la même époque, Xavière Gauthier a ouvert la voie non plus à des devoirs ou à des droits, mais au fait de s'autoriser à « parler de son sexe », notamment dans son livre *Paroles d'avortées*², qui a recueilli des témoignages sur l'avortement qui renvoyaient les femmes à la solitude et au silence, au clandestin et à l'illégal, dans l'angoisse de mort face à la prise directe avec le réel du corps. Elle a suivi le fil de la béance des paroles de femmes dans l'ouvrage écrit avec Marguerite Duras, *Les Parleuses*³ : elle a souligné l'inégalité entre les mots des hommes, qui sont « pleins, alignés et entassés », et les mots des femmes, qui, au contraire, ressembleraient à « une herbe un peu folle, maigrichonne » qui pousse dans les interstices des vieilles pierres. Ce sont des phrases inachevées, en suspens, des mots perdus, sans modèle, recherchés dans leur état premier, avec des failles, des blancs qui, dit-elle, inscrivent les effets inconscients. Elle ajoute que ces paroles renvoient à « ce qui se lit de ce qui n'a pas été dit », et il s'agit de ne pas « policer » les paroles des femmes dans une ordonnance grammaticale.

On saisit ici à quel point la femme se veut inégale à l'homme dans ses paroles, mais aussi inégale à elle-même – ce qui est une autre version de l'inégalité – en cherchant la béance d'une parole qui la définit jusque dans son inconscient, en opérant dans les interstices des mots des hommes, en étant « hors police », « hors ordonnance », hors ce qui fait loi chez un homme.

Pour ces deux auteures, le paradigme de cette parole creusée en elle-même est Lol V. Stein, pour laquelle « un chaînon a manqué », « il y a eu un blanc », qui a fait qu'elle n'a pas pu vivre la douleur, la jalousie⁴. Elles ajoutent que c'est ce même blanc qui constitue la sexualité de la femme, un vide auquel la femme est confrontée dans sa sexualité, au contraire de l'homme. On a donc ici une inégalité affirmée par rapport à l'homme, non pas dans la revendication de quelque chose qui manque et que l'homme aurait, mais qui est située dans une « vérité » propre à l'être féminin qui émanerait des « lacunes » du discours. Quant à Marguerite Duras, dans ce livre, elle dit qu'elle ressent une douleur à écrire, du fait qu'elle travaille sur une région qui n'est pas encore creusée⁵.

On peut se reporter à ce que Lacan a dit de la littérature, précisément dans son article « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol

V. Stein », à savoir que l'artiste précède toujours le psychanalyste et qu'il y a à reconnaître, dans le texte de Marguerite Duras, qu'elle sait, sans lui, ce qu'il enseigne. Si Duras sait, sans lui, ce qu'il enseigne jusqu'à si bien l'écrire, c'est que « la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient », et que « Lol est de son amant proprement dérobée », dans un « au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui [...] l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe [...] et dévoilé sa nudité [...], l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps ⁶ ».

On remarquera que le discours féministe a pu, d'autre part, s'imprégner de la psychanalyse. Donc là, ce n'est pas savoir, sans Lacan, ce qu'il enseigne, mais introduire des formulations lacaniennes dans le discours féministe. Je mentionnerai simplement Antoinette Fouque qui a fait, dit-elle, une analyse avec Lacan, et qui utilise précisément les termes de la psychanalyse, pour faire, on peut dire, le culte de la femme, en revendiquant son inégalité par rapport à l'homme, dans ce qu'elle appelle une « féminologie », une « gynéconomie », soit une science de la femme, en tentant de lui trouver une écriture qui, dit-elle, « ne serait pas du semblant ⁷ ». C'est ainsi qu'elle est contre la femme qui serait le phallus érotisé de son maître et qui abandonnerait son corps en otage. Elle évoque alors le phallus comme un « étalon destructeur » à l'origine du gynocide. On remarquera qu'elle utilise le terme de « forclusion », non pas pour dire que le phallus est forclos pour une femme ou pour un sujet, mais pour affirmer que c'est le corps de la mère qui est forclos pour l'homme qui, dans sa « dictature virile », a détruit la femme. Ce qu'elle fait valoir, c'est la femme comme lieu de création, de procréation, de gestation de l'être humain, dans une « libido utérine et femelle ».

Il y a donc eu plusieurs façons d'être féministe : soit en défendant l'égalité des droits entre l'homme et la femme, soit en défendant l'inégalité de la femme en elle-même face à la béance indicible de son sexe, soit en renversant le rapport d'inégalité de la femme dont on fait le culte. Soit encore en se voulant le maître de l'homme qu'on domine. Puis il y a eu, dans les années 2007-2009, des philosophes comme Geneviève Fraisse ⁸, Michela Marzano ⁹ et Sylviane Agacinski ¹⁰ qui ont développé, dans le but de défendre une éthique, la thèse d'une femme sujet de son désir et de son sexe en consentant à être objet de désir de l'homme. C'était faire usage de son inégalité pour être non plus objet ravalé par l'homme mais sujet inscrit dans la satisfaction d'être objet de désir pour l'homme.

J'en viens maintenant au deuxième point qui défraye la chronique aujourd'hui, les féminicides, en rapportant l'inégalité homme-femme à la

violence conjugale qui est en augmentation. La question est de savoir comment traiter ce problème, en créant des foyers d'urgence et en pénalisant le délit. Évidemment, ce qui est ajouté aussitôt, c'est qu'il faut établir une loi qui définisse à partir de quand on estime qu'il y a violence. Tout comme c'était le cas pour le viol : à partir de quand y a-t-il viol ou consentement ?

Dans ce contexte, il n'est pas anodin que les deux prix Nobel de la paix attribués en 2018 ont concerné la violence exercée sur des femmes prises comme armes de guerre. On peut saisir que ce n'est plus seulement référer la lutte des sexes à la lutte des classes mais à la lutte entre Éros et Thanatos, entre le désir sexuel et la pulsion de mort.

L'un a été attribué au gynécologue Denis Mukwege ¹¹, fondateur d'un hôpital au Congo spécialisé dans la chirurgie réparatrice des femmes victimes de violences sexuelles dans les affrontements de clans pour s'accaparer les richesses des multinationales. Les femmes violées et mutilées par des hommes du clan adverse se voient exclues de la société africaine puisqu'elles ont perdu les marques de leur identité, leur honneur et leur fertilité aux yeux de leur mari.

Le deuxième prix Nobel 2018 a été attribué à Nadia Murad, irakienne. Dans son livre *Pour que je sois la dernière* ¹² et dans des conférences faites à travers le monde, par sa fondation aussi, elle témoigne des exactions perpétrées par les djihadistes de Daech en 2014, quand ils ont rassemblé tous les habitants du village avant de tuer les hommes et de vendre les jeunes filles pour qu'elles deviennent les esclaves sexuelles des combattants de l'État islamique. L'inégalité se situe ici entre la femme et l'homme, soit l'Autre envahisseur qui, en l'anéantissant, la confronte au vide de sa représentation.

La femme devient alors inégale dans son être, exilée de ses marques d'appartenance à sa culture et à son sexe. Il s'agit là d'une béance creusée dans un déchirement de soi-même face au vide de l'absence de signifiant qui ne peut plus la définir. C'est toucher à la femme qui n'existe pas en tant qu'il n'y a plus d'Autre pour la représenter, ce qui la fait étrangère à elle-même.

On peut se demander quelle est alors la fonction d'une fondation créée pour défendre la cause de femmes exterminées. Au fond, cela permet de fonder un lieu où sont déposées les marques qui soutiennent la représentation de la femme, qui marquent sa place qui ne peut rester vide. C'est finalement donner, sur cette frontière de l'irreprésentable, une « boursouffure de vie » en la faisant résonner sur la marque originelle de la vie devenue vide, pour donner une matière à ce qui s'est creusé comme inégalité en soi-même.

J'en viens donc maintenant à interroger la façon dont une femme peut « savoir-y-faire » avec son inégalité. Je prendrai l'exemple du colloque qui a eu lieu à Berlin en octobre 2001, soutenu par la Fondation pour la mémoire de la déportation et du patrimoine des archives, et qui a eu pour but de restituer ce que furent les combats des femmes résistantes durant la Seconde Guerre mondiale ¹³.

Le colloque a voulu montrer – même si la résistance a été effectuée aussi bien par les hommes que par les femmes – qu'il y avait un acte de résistance propre aux femmes elles-mêmes et qu'il fallait l'inscrire comme patrimoine dans notre histoire.

Les caractéristiques de l'acte propre aux femmes étaient, disent les auteurs, d'« être sur le seuil entre deux territoires », familial et politique, visible et invisible, dans le sens où c'était en donnant à voir des actes de la vie familiale et domestique, visibles donc, qu'elles opéraient un acte politique dissimulé, invisible. Il s'agissait de séduire ou de tromper l'ennemi, de paraître du même bord que lui, et obtenir des passe-droits pour assurer les liaisons et traverser la ligne de démarcation entre la France libre et la France occupée. C'était se faire absente dans son acte ou encore n'être jamais là où l'autre pensait la saisir, soit se dérober après avoir fait gonfler l'ombre de son habit trompeur pour aveugler l'ennemi dans un excès de forme, pour pouvoir opérer dans l'invisible et y inventer des réseaux qui allaient jaillir de leur inexistence.

Ce qu'on peut appeler la grande facilité ou liberté des femmes à opérer avec le semblant rejoignait leur capacité à attendre que des signes surgissent là où on ne les attend pas afin que l'acte soit possible. C'est donc ce qui touche à la structure de l'Autre en rapport avec l'absence de signifiant. On peut dire que pour opérer dans son acte de résistante, la femme se faisait Autre, elle se faisait « même » dans l'Autre, et c'est sur cette frontière avec l'Autre qu'elle a pu faire tourner le discours totalitaire. Le but était de trouver le discours de l'occupant, de le rendre inégal à lui-même, pour renverser le rapport de force.

Alors comment entendre cette inégalité, de structure, entre la femme et l'homme, qu'on retrouve aussi bien dans le discours politique et économique, que dans la littérature féministe ou dans l'acte créateur ? Freud expliquait d'où venait le mépris d'un homme pour une femme, sous la forme du ravalement de la femme, de l'horreur du sexe féminin face à la menace de la castration, ou sous la forme du tiers lésé, dans le désir de prendre la femme de l'homme rival dans le complexe d'Œdipe du garçon. C'est ce qui, de structure, sous-tendrait la violence d'un homme sur une femme. De

même que, pour Freud, la femme aurait tendance dans son sentiment d'infériorité, soit à partager le mépris du sexe mâle pour le sexe féminin, soit à se révolter contre cela dans la revendication phallique. On peut donc dire que chacun des sexes subjective cette inégalité entre les sexes dans son complexe de castration.

Quant à Lacan, on saisit qu'il va au-delà du roc de la castration sur lequel Freud s'est arrêté, lorsqu'il situe la femme comme exclue des mots. À partir du signifiant extérieur et impossible à signifier la femme, on peut dire que l'homme tente d'affirmer la puissance de ses objets phalliques qui sont des substituts de l'Autre, pour réduire la femme à néant et au déchet de l'être. On rappellera que, selon Lacan, « la civilisation [...] c'est l'égout », et qu'elle renvoie à ce qui « fait déchet de notre être ¹⁴ ». Ce que l'inégalité des sexes produit, c'est de tenter de combler l'impossible conjonction entre les sexes. C'est ainsi qu'un homme cherche à faire d'une femme, laquelle, dans son absence de signifiant pour se définir, lui est étrangère ou inégale, quelque chose de réciproque, en l'introduisant dans une emprise qui la réduit au rien et au déchet, pour y invoquer sa jouissance. C'est alors qu'une femme, dans son inégalité, est parfois réduite à occuper cette place d'objet de la violence d'un homme ou d'un maître qui envahit un pays. C'est sur le seuil de sa solitude qu'elle peut alors chercher, dans la création d'un discours ou d'une fondation, comment se faire représenter à partir de son invisibilité ou de sa déchéance.

La société tente alors de légiférer la violence avec de nouvelles lois ou à protéger avec des instances comme celles de l'ONU, sachant que ce n'est pas aussi efficace qu'il serait nécessaire. Quant aux différents discours sur l'inégalité de la femme, ils tentent de donner, soit de nouveaux modèles d'identification, soit une éthique, soit encore un art de diriger la conduite, pour redonner à la femme une dignité qu'elle aurait perdue.

Je laisserai là le discours concernant le malaise dans la civilisation pour me demander quelle est la fonction du discours analytique pour un sujet. Car chaque sujet, qu'il soit homme ou femme, souffre de son inégalité avec l'autre ainsi qu'avec le partenaire, dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'inégalité entre la richesse et la pauvreté, et l'inégalité des sexes. Cependant, le sujet souffre aussi de son inégalité avec lui-même, avec son *Nebenmensch* au cœur de la Chose, de son inégalité avec le grand Autre dans lequel il veut croire pour le faire exister.

C'est avec cela que le sujet vient à l'analyse, dans laquelle il va élaborer ce qui fait pour lui inégalité dans son rapport à la castration, dans ce

qui fait disjonction entre le réel et le semblant, sur le bord de la lettre entre savoir et jouissance.

C'est bien pour cela que pour la psychanalyse, l'in-égalité de base, qu'on peut écrire en deux mots, concerne l'in-existence de la femme, qui est, comme le dit Lacan, « la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre ¹⁵ ». C'est ainsi que le sujet, au fur et à mesure qu'il avance dans son analyse, cesse de chercher à écrire la mesure de l'inégalité entre les sexes, puisque le rapport sexuel ne peut s'écrire. Il cesse de souffrir de l'inégalité entre lui-même et l'autre puisqu'il rencontre la béance de l'inexistence de l'Autre. Précisément parce que l'homme et la femme sont aussi étrangers qu'ils ne sont pas réciproques puisque leur rapport n'existe pas.

Mots-clés : féminisme, exil, différence des sexes.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités homme femme », à Paris le 17 octobre 2019.

1.  G. Halimi, *La Cause des femmes*, Paris, Gallimard, 1992.
2.  X. Gauthier, *Paroles d'avortées. Quand l'avortement était clandestin*, Paris, La Martinière, 2004.
3.  M. Duras et X. Gauthier, *Les Parleuses*, Paris, Les éditions de Minuit, 2013.
4.  *Ibid.*, p. 17-23.
5.  *Ibid.*, p. 20.
6.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Ornicar ? Revue du Champ freudien*, n° 34, juillet-septembre 1985, p. 9.
7.  A. Fouque, *Il y a deux sexes : essai de féminologie*, Paris, Folio, 2015.
8.  G. Fraisse, *Du consentement*, Paris, Seuil, 2007.
9.  M. Marzano, *Je consens, donc je suis...*, Paris, PUF, 2011.
10.  S. Agacinski, *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil, 2012.
11.  D. Mukwege et G.-B. Cadière, *Panzi*, Paris, Éditions du Moment, 2014.
12.  N. Murad, *Pour que je sois la dernière*, Paris, Fayard, 2019.
13.  *Les Femmes dans la Résistance en France*, Actes du colloque international de Berlin, 8-10 octobre 2001, Paris, Tallandier, 2003.
14.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 108.

Hélène de Lima Dutériez

L'inégalité homme-femme, de Me Too à la différence des sexes *

Alors que le mouvement Me Too a remis sous les projecteurs les violences faites aux femmes, non seulement les violences infligées ailleurs dans d'autres cultures, mais également celles qui se produisent dans l'appartement d'à côté, allant jusqu'au meurtre, j'ai choisi d'aborder ce thème de l'inégalité homme-femme à partir de ce que *L'Obs* a nommé dans son hors-série de cet été : la domination masculine ¹.

Il ne s'agira pas ce soir de tenter d'expliquer ce phénomène ancestral, mais seulement d'y regarder par un petit bout de la lorgnette, à savoir celui de la différence des sexes introduite par Lacan avec les formules de la sexuation.

Les chercheurs ont bien tenté de dater l'origine des inégalités et des violences exercées sur les femmes mais n'ont rien trouvé de bien probant. Même les recherches faites par des anthropologues féministes qui ont voulu montrer que les sociétés primitives étaient matriarcales ont dû admettre que ce n'était probablement pas le cas. La domination masculine est aujourd'hui considérée par la grande majorité des spécialistes comme un invariant anthropologique, ne souffrant aucune véritable exception présente ni passée.

Un archéologue et préhistorien indique que, depuis les origines d'Homo sapiens, la maternité et le sexe sont pour les hommes source d'angoisse et de tension sociale. Cette crainte serait selon lui celle du mystère de la maternité, devant laquelle les hommes peuvent se sentir dépossédés. Ce sont les femmes qui font les enfants, on ne peut se passer d'elles. « La conquête du pouvoir passe dès lors par le contrôle de la sexualité féminine ². »

Les hommes accaparent le pouvoir en le justifiant par des récits sacrés et les textes religieux. Les femmes sont accusées de provoquer la tentation (Ève dans la religion catholique, Pandore dans la mythologie grecque, etc.), les hommes se doivent donc de maintenir l'ordre, de « tenir la barre ».

Dans la Grèce classique, les femmes sont exclues de la vie politique et sociale, leur rôle est réduit pour l'essentiel à la procréation. Aristote, en se basant sur le naturel, disait que la femme est une version incorrecte du modèle masculin. La femme n'était que la nourrice du germe semé en elle.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan fait une allusion à cette façon d'exclure et de réduire la femme, il dit : « Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la *dit-femme*, on la *diffâme*. Ce qui de plus fameux dans l'histoire est resté des femmes, c'est à proprement parler ce qu'on peut en dire d'infamant ³. »

La seule place honorable est celle d'être mère. Toujours dans le séminaire *Encore*, Lacan, en citant Cornélie, introduit la distinction entre la femme et la mère. Cornélie Africana, mère des Gracques, est reconnue comme le modèle de la mère romaine, qui consacre sa vie à l'éducation de ses fils.

Aujourd'hui, si nos sociétés ont beaucoup évolué, la domination masculine n'a pas disparu, elle se montre encore très active. Les velléités de contrôler le corps des femmes n'ont pas cessé.

Réduire la femme à la question de la procréation n'est-il pas avant tout une façon de la soustraire à la jouissance ? Le recul du droit à l'avortement, sous couvert d'idéologie, n'en serait-il pas un des effets ? Les violences faites aux femmes dans les cultures ont bien souvent cet objectif, l'excision en est l'exemple le plus manifeste.

Et cela se retrouve dans toutes les sociétés. À la fin du XIX^e siècle, alors que le sport de compétition est en pleine expansion dans les milieux aisés et cultivés, il n'était pas interdit aux femmes mais fortement déconseillé. Non seulement leur corps devait être préservé pour la procréation, mais il s'agissait aussi du contrôle de leur sexualité. On ne souhaitait pas que les femmes fassent du vélo. Je cite : « La peur de la masturbation, la crainte que leur penchant naturel pour le vice ne prenne le dessus conduisent les médecins de l'époque à mettre en garde contre les femmes qui cherchent l'excitation sexuelle et qui trouveraient dans la bicyclette le moyen de satisfaire leur passion ⁴. »

Cet exemple plutôt contemporain au regard de la civilisation humaine indique l'imaginaire autour de la jouissance sexuelle des femmes. Or celui-ci n'est pas nouveau, on le retrouve dans la mythologie grecque. Le devin Tirésias, connu pour sa particularité d'avoir été une femme pendant sept ans, est interrogé par Zeus sur la jouissance sexuelle des femmes, lui-même déjà convaincu que la femme a une jouissance plus importante que l'homme. Tirésias confirme en précisant qu'elle est neuf fois supérieure à celle de l'homme. De quoi nourrir l'énigme de la jouissance féminine.

La domination masculine ne se traduit pas seulement par le maintien de la femme comme matrice. Elle se manifeste aussi par cette façon de la reléguer à l'état d'objet sexuel. Le mouvement Me Too, pour ne citer que celui-ci, le dénonce haut et fort. Il y a de multiples exemples mais je ne m'engagerai pas dans ce sens. Cela soulève beaucoup de questions différentes quant à la place qu'occupe psychiquement la femme pour l'homme, y compris dans leur rapport à leur mère. Un patient originaire de Guinée Conakry me disait : « Je respecte ma mère et toutes les femmes sont pour moi des mères que je respecte. » On peut entendre bien des choses dans cette petite phrase. Elle sous-tend, il me semble, cette différence entre la mère et la femme, et leur rapport supposé à la jouissance sexuelle.

Ce terme de Me Too en dit long sur la revendication d'égalité des sexes. Il ne s'agit pas seulement d'être respecté mais de revendiquer le droit à la jouissance sans qu'elle soit contrôlée par les hommes ou par les mères. Ce « Moi aussi » pourrait-il être entendu comme le droit au phallus ? Ce n'est probablement pas là pour rassurer les hommes, qui pourraient s'inquiéter de ce que les femmes à se vouloir leurs égales prennent le pouvoir, ou bien, si l'on entend cette revendication de l'égalité au sens d'être même, n'aient plus besoin d'eux. Le débat sur la PMA participe à ce fantasme. Une patiente me disait récemment que de toute façon maintenant on va pouvoir faire des enfants toutes seules.

On pourrait aborder cette question du rapport entre les hommes et les femmes par de multiples orientations : sociétales, éducatives, etc. J'ai choisi d'avancer sur ce sujet de l'inégalité homme-femme avec le concept lacanien de la différence des sexes, qui me semble intéressant pour appréhender quelque chose de ce qui pourrait produire ce mouvement de domination.

Avec ses formules de la sexuation, Lacan distingue les sexes à partir du rapport au manque et à la jouissance. L'appartenance sexuée se situe là. Dans sa théorie, ce qui institue la différence des sexes est ce qu'il a nommé la jouissance supplémentaire chez la femme. Pour Lacan, le côté femme, c'est « La femme pas toute », c'est-à-dire qu'il y a une part de la jouissance chez l'être parlant en position féminine qui ne passe pas par le phallique.

Le tableau des formules de la sexuation se divise en deux, à gauche l'homme, à droite la femme. Ici la femme n'est pas les femmes, c'est une distinction très importante. Ce qui est décrit du côté droit du tableau traduit plutôt la position féminine. Le pôle dit féminin est porté de manière privilégiée par les femmes, une par une, mais n'empêche pas que des hommes s'inscrivent de ce côté-là.

De chaque côté du tableau, il y a deux formules.

Du côté homme, les formules indiquent que tout passe par la fonction phallique, mais il y a chez l'homme un « un » qui fait exception, qui n'est pas soumis à la castration. Ce un est symboliquement le père de la horde, ainsi nommé par Freud. Être dans la fonction phallique, c'est être soumis à la loi symbolique, celle du père originel, ce un qui fait exception.

Du côté de la femme, il n'y a pas d'un qui nie la fonction phallique. C'est dire qu'aucune femme ne fait exception à la fonction phallique, mais tout ne passe pas nécessairement par cette fonction. La femme n'est pas toute, pas entièrement soumise à la castration.

Dans la partie gauche du tableau, qui désigne les êtres parlants en position masculine, le sujet \$ s'oriente vers l'objet *a*, objet cause du désir, qui se trouve côté femme. Cet objet *a* correspond à un objet perdu qui a une grande valeur et qui est recherché. Il est porté par le fantasme qu'il pourrait combler le manque et obtenir ce Un.

Dans la partie droite du tableau, le *La* désigne la femme pas toute, qui, d'une part, avec une flèche, va vers la partie gauche du tableau pour convoiter le phallus de l'homme, et d'autre part, avec une autre flèche, s'oriente vers le $S(A)$, qui signifie le manque de l'Autre. La singularité de cette autre flèche est que ça ne passe pas par le phallus. Il s'agit d'un désir qui s'adresse au manque. Ce *pas tout* ne passe pas par le colmatage de l'objet. C'est une jouissance qui passe par le manque. Elle est hors symbolique. Lacan prend l'exemple de l'extase religieuse.

C'est ce que Lacan désigne comme la jouissance supplémentaire. La femme ainsi nommée par Lacan représente un sujet qui choisit une position sexuelle qui n'est pas réduite à la fonction phallique, même si elle y est inscrite quand même. Lacan disait dans le séminaire *Encore* : « Ce n'est pas parce qu'elle n'est pas-toute dans la fonction phallique qu'il n'y est pas du tout [...] elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus [...] il y a [...] une jouissance de corps, qui est [...] au-delà du phallus ⁵. » Et Lacan précise : « Vous remarquerez que j'ai dit *supplémentaire*. Si j'avais dit *complémentaire* où en serions-nous ! On retomberait dans le tout ⁶. » C'est une précision importante. Cette part de la jouissance féminine échappe à l'articulation signifiante, d'où l'impossibilité de l'énoncer. Les femmes l'éprouvent mais n'en savent rien, il n'y a pas de signifiant pour dire ce qu'elles éprouvent.

Dans le rapport des hommes avec les femmes, la question ne se situe pas au niveau des femmes dans la réalité, mais plutôt du côté de la position féminine, qui est une position différente dans le rapport à la castration.

Ainsi, les femmes, dans un autre rapport à la castration que les hommes, seraient-elles suspectées d'un rapport à la jouissance marqué par un supplément auquel les hommes n'accèderaient pas ? Pourrait-on y voir cette nécessité de domination sur les femmes pour se protéger de ce supplément qui n'est pas maîtrisable ? Cette jouissance Autre, dite sans limite, n'inquiéterait-elle pas les hommes, de ce que les femmes pourraient entièrement s'en satisfaire et ne plus avoir besoin d'eux ?

Ainsi, les femmes inquiètent non seulement parce qu'elles supportent le manque de la castration, mais également parce qu'elles accèdent à un plus, et un plus qui se trouve justement là où les sujets en position masculine ne supportent pas d'être, là où il y a manque.

Dans « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir ⁷ », Lacan introduit le concept de la vraie femme. Madeleine, l'épouse de Gide, dans un mouvement pour se dégager de sa relation avec son mari, détruit les précieuses lettres d'amour qu'il lui a écrites pendant des années. Médée, dont Lacan fait allusion dans ce même texte, en arrive à tuer ses propres enfants, après avoir été abandonnée par son époux Jason pour une autre femme. Haruki Namiko, psychanalyste, propose une interprétation de cet acte de destruction de Médée : « Elle abandonne son désir de posséder des enfants qui masquerait, comme un phallus, son manque : ce serait à ce moment-là qu'une vraie femme apparaîtrait ⁸ » (la vraie femme apparaît au moment de l'acte). Elle se sépare ainsi de ses objets phalliques, se dégageant du fantasme qui sous-tend sa relation d'amour avec son mari. Elle ne masque plus son manque originel, elle y fait face, ne dépendant plus du fantasme de l'Autre. Ainsi Médée illustre-t-elle un au-delà du phallus. Elle n'est plus dans l'avoir, elle est dans l'être. Madeleine en détruisant les lettres n'a plus l'objet de cet amour qui l'unit à Gide.

Dans les relations dites amoureuses, l'homme désire en mettant le voile de son fantasme devant la femme, et la femme désire le phallus qui soutient les hommes castrés, à savoir ce qui leur manque. Tous les deux se désirent par l'intermédiaire de leurs propres fantasmes inconscients. Lorsque le fantasme change ou bien tombe chez l'un ou l'autre, le couple ne va plus tout à fait pareillement.

Lorsqu'une femme quitte un homme ou bien le trompe, qu'est-ce que cela vient signifier pour lui ? L'homme pour qui la femme est en place d'objet idéalisé se voit privé, et se confronte à un manque qui peut être plus ou moins supportable.

Un patient, trompé par sa femme, me disait en séance qu'il se sentait « émasculé ». Un autre homme expliquait cet insupportable sentiment de

castration après que sa compagne et mère de ses enfants l'eut quitté pour une femme. L'insupportable ne portait pas seulement sur la séparation, mais aussi sur l'idée d'avoir vécu si longtemps avec une femme qui ne l'avait peut-être jamais désiré, ou du moins pas comme un homme. Peut-être a-t-il été traversé par l'horreur qu'elle l'ait pris pour une femme ?

Dans ces deux exemples, nous pouvons voir que ces hommes se sont sentis confrontés à une castration prodiguée par l'objet amoureux, lui-même en place d'objet *a*. Non seulement cela vient actualiser chez eux le complexe de castration, mais ici la jouissance sexuelle de la femme leur échappe, voire laisse paraître la possibilité d'une jouissance Autre, en particulier si l'on se réfère au deuxième exemple, où l'on peut voir poindre la question d'une jouissance sans pénis, qui exclut l'homme et son appareillage.

Nous pouvons considérer ici la haine et le déchaînement de violence que cela peut générer chez certains. Cette violence que nous entendons quotidiennement dans les médias entre les hommes et les femmes, en proie à ce que provoque chez eux cette dissymétrie des sexes, ce ratage dû à l'asymétrie des jouissances qui induit cette difficulté à s'entendre, face à l'impossible rencontre, l'impossible rapport sexuel.

Mots-clés : domination masculine, jouissance supplémentaire, la vraie femme, impossible rencontre.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités homme femme », à Paris le 17 octobre 2019.

1. ↑ *Peut-on échapper à la domination masculine ?*, Les hors-séries de *L'Obs*, n° 102, juin 2019.
2. ↑ *Ibid.*, p. 33.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 79.
4. ↑ *Peut-on échapper à la domination masculine ?*, Les hors-séries de *L'Obs*, *op. cit.*, p. 87.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, *op. cit.*, p. 69.
6. ↑ *Ibid.*, p. 68.
7. ↑ J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 739-764.
8. ↑ Haruki Namiko, « La vraie femme selon Lacan - identification au symptôme chez *Médée* d'Euripide », *Gradiwa* (2009), vol. XII, n° 1, Paris, 2011, p. 3-18. En ligne sur http://www.ufr-anglais.univ-paris7.fr/GRADIVA/volume_12.html

David Bernard

Femme // Homme *

Un passage du séminaire de Jacques Lacan ...*Ou pire* m'a semblé particulièrement intéressant pour aborder, à partir de la psychanalyse, cette question de l'inégalité entre hommes et femmes. Je cite : « On confond, on se précipite dans la négation de la différence sexuelle. On prétend l'effacer par l'usage du signe égal, la femme = l'homme. Ce qui est formidable, n'est-ce pas, je vais vous le dire, ce n'est pas toutes ces conneries, c'est l'obstacle qu'elles prétendent, mot grotesque, transgresser ¹. » Soulignons d'emblée le ton du commentaire, l'agacement, voire la colère de Lacan qui y résonnent, autant que son désir de faire ici coupure, pour mieux réveiller son auditoire. « Je sens que cela va provoquer des remous », annonçait-il.

Il ne s'agirait pas toutefois de nous en tenir au simple récit de l'anecdote. Il y a en effet bien des exemples dans son enseignement où Lacan a pu ainsi s'emporter, et parfois de façon bien plus vive. À y regarder de plus près, on pourra alors s'apercevoir qu'un enjeu éthique pour la psychanalyse y est toujours concerné. La question devient donc : ici, pourquoi cette colère ?

Allons d'abord à l'évidence : Lacan ne s'oppose pas ici à l'égalité sociale des femmes et des hommes, laquelle sur le plan des droits constitue un progrès majeur et, nous le savons, toujours à défendre. Plus encore, Lacan aura théorisé l'une des raisons pour lesquelles, sur le plan social, certains privilèges étaient laissés aux hommes. En voici l'argument ². « Le principe du social », ainsi qu'il le nomme, consiste dans « la loi d'un échange », laquelle s'origine de la castration. En son origine, qu'est-ce que la castration ? Le fait que le sujet « ne saurait prendre sa jouissance en lui-même », et que, pour cette raison, il devra la trouver ailleurs, dans quelque chose qui prendra valeur de jouissance. La jouissance pénienne en sera alors le paradigme dans la mesure précise où, du fait des caractéristiques de l'organe masculin, cette jouissance sera nécessairement limitée, et donc isolable, pour ne pas dire coupable. Enfin, la femme, du fait même de ne pas posséder l'organe pénien, viendra prioritairement représenter cette valeur phallique, d'abord soustraite à l'homme. Nous en retrouverons dans la

clinique la vérification dans ladite mascarade féminine, où la femme se révèle être « depuis toujours, la porteuse de bijoux ». La castration est donc aussi le nom de cette soustraction faite à l'homme de la valeur d'usage de la jouissance pénienne, puis de son passage au rang de valeur d'échange.

Seulement, est-ce dire pour autant que la valeur pénienne, phallique de l'homme disparaît de la circulation ? Loin s'en faut, répond Lacan, « l'homme, comme valeur pénienne, ça circule très bien ». Il précise toutefois : ça circule... clandestinement. Qu'est-ce à dire ? Lacan nous propose un paradigme de cette circulation clandestine de la valeur phallique de l'homme : l'ascension sociale. En voici le principe : puisque dans l'acte sexuel l'homme ne peut être reconnu comme valeur phallique d'usage, du fait de la castration, c'est alors dans le lien social, notamment celui du travail, qu'il pourra tenter de retrouver cette valeur qui assurerait sa puissance. À la détumescence rencontrée de structure dans le lien à l'Autre sexe, vient ainsi répondre ladite ascension sociale, où les hommes se transmettront entre eux leurs pouvoirs, tentant de les assurer et de les sauvegarder. La transmission sera donc clandestine, se fera « par la main gauche », dit Lacan, dans la mesure où elle se fera à l'abri de l'Autre sexe, tentant ainsi d'échapper à la castration. Façon de faire *bande à part*, en effet. Tel est pour Lacan le véritable fondement hommosexuel, à écrire avec deux m, de toute société, visant à maintenir la valeur phallique comme valeur d'usage. L'ascension sociale est restée longtemps un privilège masculin, jalousement gardé, et ne se transmettant que par la *bande*. Conclusion de Lacan : la Société est toujours la SPL, la Société protectrice de L'homme.

Ainsi, Lacan n'ignore pas les inégalités sociales entre les femmes et les hommes, permettant au contraire de déchiffrer, à partir de la psychanalyse, un de leurs fondements. Il y ajoutera d'autres remarques, ouvrant elles aussi une voie de recherche concernant l'articulation entre le non-rapport sexuel et la façon dont l'exploitation sociale dans le travail tente d'y suppléer. Je le souligne, nous qui questionnons trop peu en psychanalyse cette clinique du travail.

J'en reviens toutefois à ce dont je suis parti, cette ferme opposition de Lacan à l'équation : la femme = l'homme. Le passage cité est clair. Lacan s'oppose au fait que, défendant cette égalité d'un point de vue sociétal, on en vienne pour autant à rejeter sur un plan subjectif le réel de la différence entre les sexes. Ce serait là une faute éthique pour des psychanalystes, d'où sa colère.

En effet, sur le plan de l'inconscient, quel est ici l'enjeu ? Premièrement, affirmer que la femme = l'homme relève d'une confusion, nourrissant la

croissance dans le rapport sexuel. Lacan reviendra ailleurs sur ce terme de confusion : « Quand je vous dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, je n'ai pas dit que les sexes se confondent, bien loin de là ³ ! » Ainsi, rejeter la différence entre les sexes est une façon de vouloir faire se *confondre* l'homme et la femme, et de prétendre pouvoir transgresser le réel du sexe. La négation de la différence des sexes est donc une connerie, dans la mesure précise où, comme toutes les conneries, au sens lacanien, elle est une tentative de masquer, de boucher le malentendu entre les sexes. Voilà ce à quoi Lacan s'oppose, sachant les conséquences symptomatiques de ce refoulement sur le plan subjectif et sur le lien social. En effet, rejeter la différence conduit toujours à produire une ségrégation.

Dans le cas présent, cela conduirait à promouvoir un régime du Tout phallique, pour les hommes et les femmes. Il est vrai que, sur ce point, la référence au phallus n'est pas l'apanage des hommes. La jouissance phallique, les femmes n'en sont pas privées, avance Lacan dans une subtile équivoque. Il n'y a donc pas à s'étourdir d'une nature antiphallique des femmes, insiste-t-il pour s'opposer à certaines théorisations de l'époque. Toutefois, aucune raison pour autant d'en conclure que la femme est un homme comme les autres, ainsi que cela lui fut aussi reproché. « La jouissance phallique, rétorque-t-il à ces critiques, ne les rapproche pas des hommes, les en éloigne plutôt ⁴ », puisque c'est elle qui fait obstacle au rapport sexuel. Ici, l'enjeu sera plutôt de démontrer où passe la différence entre hommes et femmes dans leur rapport au phallus.

Enfin, nous savons l'appui que prend Lacan pour établir cette différence. Le phallus, une femme, pas toute ne le veut ⁵. Si différence sexuelle il y a, celle-ci n'est pas à situer sur un plan anatomique, entre ceux qui l'auraient et celles qui ne l'auraient pas, moyennant quoi ce ne sera là qu'une fausse différence puisque seule y vaudrait la référence phallique. Lacan nous invite à situer la différence que produit le réel du sexe sur un plan éthique et logique, entre le Tout phallique et le pas tout. Voilà une différence qui ne produit pas de ségrégation, mais qui fait place à une altérité, laquelle peut être incarnée par une femme.

Au terme, nous retrouvons ici une prise de position habituelle chez Lacan concernant les inégalités de son époque : d'abord un soutien du refus d'où s'origine la protestation sociale, puis une réponse qui ne vienne pas renforcer paradoxalement le discours que celle-ci critique, mais l'interpréter. De là seulement, démontre-t-il, pourront s'ouvrir la possibilité d'un autre rapport à l'Autre, et la sortie possible d'une logique du Tout. Et d'ailleurs, le pousse à l'égalité ne pourrait-il relever parfois de ce fantasme de

l'universalisation du discours scientifico-capitaliste, avec ses effets de ségrégation? Une autre façon de rejeter la castration, de forclore cette différence irrattrapable qui sépare autant qu'elle fait lien entre le sujet et l'Autre. À cet égard, Heidegger aura isolé le vœu du discours de la science : abolir la distance ⁶, ce qui toujours, ajoutait-il, relève d'une volonté de domination, voire de destruction. J'en déduis qu'une histoire de ce signe = resterait à faire, où l'on questionnerait aussi la fureur de résoudre.

Mots-clés : égalité, différence, castration.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités homme femme », à Paris, le 17 octobre 2019.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 118.

2.  Les références qui suivent sont extraites de la leçon du 12 avril 1967 du séminaire de Jacques Lacan, *La Logique du fantasme*, inédit.

3.  J. Lacan, Séminaire *Les non-dupes errent*, leçon du 18 décembre 1973, inédit.

4.  J. Lacan, Séminaire *Dissolution*, leçon du 11 mars 1980, inédit.

5.  Cf. sur ce point J. Lacan, Séminaire *R.S.I.*, inédit, leçon du 11 mars 1975.

6.  Cf. sur ce point M. Heidegger, « La chose », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

TRAVAUX DES CARTELS

François Boisdon

À l'école des cartels, politique du cartel * ?

Je pars de ceci : sous un certain angle, l'École voulue par Lacan est intriquée à « son enseignement ». Comme il le dit dans « La troisième », « elle se définit de ce qu'[il] y enseigne quelque chose ¹. » Soulignant ce « son enseignement », revendiqué par Lacan, car c'est – dit là de manière synthétique et parcellaire – ce qu'il entend préserver et défendre *mordicus*, de 1964 quand il fonde l'École freudienne de Paris jusqu'en 1980 quand il prononce la dissolution.

« Son enseignement » – qu'il a appelé cette année-là le « séminaire perpétuel ² » –, c'est justement dans et avec, la question même que pose le langage, qu'il se tient, comme il le développe dans une séance d'*Un discours qui ne serait pas du semblant* dans son débat avec certains linguistes ³. « Non pas simplement de parler de la parole, mais de parler dans le fil de la parole ⁴ », avec cette autre formule qu'il reprendra souvent : « Moi la vérité je parle. » Soit, dans le fil, la matière même de ce qui fait notre texture de corps parlant, que peut « délier » une psychanalyse ⁵. C'est donc la parole en exercice, performance au sens qu'évoque B. Cassin ⁶, dans ce style cristallin, ajusté au réel, qui constitue « son enseignement ». Il a d'ailleurs pu dire au sujet des *Écrits* qu'« ils n'ont jamais été faits pour remplacer [son] enseignement ⁷ », en les qualifiant notamment de « lettres ouvertes où [il y fait] sans doute question à chaque fois d'un pan ⁸ ». On pourrait d'ailleurs se repencher sur les thèses de J.-C. Milner, et notamment sur ses concepts de « protreptique négative » déconstruisant la doxa, d'articulation exotérique/ésotérique, en contestant ce qu'il semble conclure page 23 de *L'Œuvre claire* : qu'« il n'y a rien et il n'y aura jamais rien de plus dans les séminaires que dans les Scripta », ou page 28 que « celui qui s'intéresse au savoir a toujours le droit [...] de négliger les séminaires ⁹ ». Il y a justement la poiésis de la parlure qui fait que lire Lacan, ce n'est pas seulement lire les scripta, mais aussi les moires de *lalangue* cristalline à l'appui des différents écrits avec toute la complexité que revêt ce champ chez Lacan.

« Son enseignement », où il poursuit ce qu'il appelle en juin 1980 à Caracas un débat qu'il soutient avec Freud, soit ce travail de lecteur de Freud articulé à sa pratique d'analyste et la question de ce qui y opère. C'est ce qu'il appelle, dans un des textes chevilles des *Écrits*, « l'exigence de lecture ¹⁰ », qui lui fait rendre hommage à J. Hyppolite pour sa contribution à ce travail sur la *Verneinung* – avec quelques autres donc –, rejoignant l'enthousiasme de « cette recherche en action » formative, évoquée dans la page 404 de « La chose freudienne ¹¹ », pas sans échos avec ce que peut être le travail de cartel. « Car se laisser ainsi conduire par la lettre de Freud jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite, *sans lui donner d'avance rendez-vous*, ne pas reculer devant le résidu, retrouvé à la fin, de son départ d'énigme, et même ne pas se tenir quitte au terme de la démarche de l'étonnement par quoi l'on y a fait entrée, voilà en quoi un logicien éprouvé nous apportait la garantie de ce qui faisait notre requête, quand depuis trois ans passés déjà, nous entendions nous autoriser d'un commentaire littéral de Freud ¹². » Lacan évoque d'ailleurs cette question dans le *Séminaire III* : « Ces concepts [pierres d'attente qu'amène Freud dans ses textes], il les traite chacun avec un monde de questions, c'est-à-dire que chacun de ses textes est un texte problématique, de telle sorte que lire Freud c'est rouvrir les questions ¹³. »

Que veut dire alors être élève de cet enseignement et de travailler à penser les enjeux de la psychanalyse et de son opérativité, en appui avec ce qu'il a dit, qui « est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout ¹⁴ » ? Soit « son enseignement », qui est pour nous devenu un « texte » (le séminaire transcrit) que nous voulons lire et au sujet duquel il écrit dans ce petit chef-d'œuvre d'(auto ?)épistémologie lacanienne qu'est la Postface au *Séminaire XI* : « qu'il pourrait y avoir profit pour ce qui est de faire consistant le discours analytique, à ce que je me fie à ce qu'on me relise ¹⁵. » Relecture, soit le travail de lecture de ce qu'il a dit, sa parole, ayant trouvé lors de sa venue à l'École normale en 1964 des auditeurs lecteurs non analystes, dont J.-A. Miller, partenaire de l'édition des *Écrits* et transcripteur de ses séminaires et à la note duquel il répond.

Se pose alors la question de la problématique de cette lecture, du « lire Lacan ». (Cependant qu'il faudrait également réfléchir à l'épistémologie à faire de ce qui conditionne ce travail de lecture et de relecture en prenant en compte les statuts spécifiques des différents « textes » de Lacan, séminaires ou écrits, la question de leur style et « son pouvoir d'illecture ¹⁶ ».)

C'est là où le dispositif du cartel, mis au premier plan par Lacan (à différents moments stratégiques : 1964, 1971, 1975, 1980), serait fondamentalement « l'organe de base du travail », nous permettant d'être à

l'école de Lacan : faire notamment ce travail de lecture. Fonction donc centrale de ce qu'on pourrait appeler une politique de la lecture, pour qui souhaite s'appuyer sur la citation de Lacan pour justifier ce qui opère dans sa pratique d'analyste et poursuivre le « penser pourtant la psychanalyse ¹⁷ ». Cependant qu'aux chausse-trappes de la citation, il nous faille nous méfier du risque qui nous pend au nez de son mésusage mêlé de cache-pot de notre incompréhension, argument d'autorité ou incantation, qui peut nous faire nous *es-kaboter* bêtement sur une « nouvelle rivière à descendre », comme l'évoque Lacan dans ce passage : « Peut-être on trouvera ça dans toutes les bouches dans vingt ans, ça sera une nouvelle épidémie [...] tout le monde sera lacanien, c'est-à-dire aussi bête qu'avant, n'est-ce pas ? c'est pas parce qu'on dira les choses que je dis, que ça rendra plus intelligent, puisque *intelligere* c'est savoir lire les choses au niveau des faits, parce qu'il n'y a pas d'autre fait que ce qui se dit : ça c'est savoir lire [et où Lacan nous donne au passage une définition de ce qu'il entend par savoir lire]. Quand tout le monde répéterait ce que je raconte et que ça n'avancerait en rien, ça voudrait dire qu'on a trouvé [...] une nouvelle rivière à descendre n'est-ce pas ¹⁸ ? »

Sous cet angle, ne pourrait-on pas dire que l'École (post-Lacan) dépend, procède des cartels et de ses principes ? Qu'à l'école des cartels se déduit une politique du cartel qui renverrait notamment à la question d'une politique de la lecture et à celle d'une problématique du « lire Lacan », à instiller plus systématiquement dans nos différents dispositifs de travail ? « Voir pourquoi l'illisible a un sens ¹⁹ » ? Car on pourrait entre autres ajouter, à la rubrique politique, l'examen à faire de la place possiblement différentielle du cartel dans la problématique de « l'obscénité » du groupe. Ce terme d'obscénité sur lequel nous nous sommes notamment interrogés dans ce passage difficile de « L'étourdit » cité par V. Taillandier et que Lacan utilise aussi dans sa très riche clôture des journées de 1975 quand il parle du « côté enragé de ces êtres humains à fabriquer leurs propres statues qui va contre ce qui est très difficile de sortir de la tête quoique tout démontre que vous n'êtes au plus chacun qu'un petit trou [...] complexe et tourbillonnaire ²⁰. »

Mots-clés : cartel, École, lire Lacan, enseignement, politique.

* ↑ Texte discuté à Rennes le 22 juin 2019, dans le cadre de la demi-journée « Pourquoi le cartel ? », travail préparatoire à la journée d'École du 14 juillet 2019 « École des cartels ».

Un glissement typographique fit disparaître dans le titre et d'autres passages du texte primairement diffusé dans la série des préludes à la journée du 14 juillet, les ressorts du terme école selon qu'on le met avec une majuscule ou une minuscule, suivant en partie le fil fécond de sa déclinaison dans le séminaire *Dissolution*. Manière de s'interroger en quoi le cartel pourrait éventuellement faire trou dans l'École et son risque doxique possible. Que l'École des cartels ne fasse pas antienne mais enseignement : école... Voir aussi F. Boisdon, « Pourquoi l'École et qu'elle École ? » sur le site :

<http://www.tupeuxsavoir.fr/publication/lacan-pourquoi-lecole-et-quelle-ecole/>

1. ↑ J. Lacan, « La troisième », paru dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975.
2. ↑ J. Lacan, *Dissolution, le malentendu*, 10 juin 1980. Voir le site de P. Valas « La Dissolution 1979-1980, et ses suites ».
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1971, Paris, Seuil, 2007, p. 44-42.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, 1958-1957*, Paris, Seuil, 1998, p. 30.
5. ↑ E. Thamer, « Le dire de l'analyse », *Mensuel*, n° 115, EPFCL, mai 2017, p. 9.
6. ↑ B. Cassin, *Jacques le Sophiste, Lacan, logos et psychanalyse*, Paris, EPFL, 2012, p. 91-92.
7. ↑ J. Lacan, « Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan le 12 mai 1972 », dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.
8. ↑ J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 12.
9. ↑ J.-C. Milner, *L'Œuvre claire, Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Seuil, 1995.
10. ↑ J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 364.
11. ↑ J. Lacan, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 404.
12. ↑ J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits, op. cit.*, p. 364.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, 1955-1956*, Paris, Seuil, 1981, p. 119.
14. ↑ J. Lacan, « Postface au Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 503.
15. ↑ *Ibid.*
16. ↑ J. Lacan, « L'Acte psychanalytique », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 382.
17. ↑ *Ibid.*, p. 377.
18. ↑ J. Lacan, Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, suivie d'une série de questions préparées en vue de cette discussion, et datées du 25 mars 1974. Parue dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978, op. cit.*, p. 104-147.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, D'un discours qui ne serait pas...*, *op. cit.*, p. 105 et 111.
20. ↑ J. Lacan, « Lettres de l'École freudienne », *Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris*, n° 18, avril 1976, p. 267.

Alexandre Faure

Que produit le cartel * ?

« *Premièrement* – Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit. Je précise : produit propre à chacun, et non collectif ¹. »

J. Lacan

Cette citation fait suite à la lecture que propose Lacan de ce qu'il nomme « la faute à Freud » ; faute de quoi ? « D'avoir laissé les analystes sans recours, et d'ailleurs sans autre besoin que de se syndiquer ². » Dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et von Wartburg, on peut lire que *syndiquer* signifie « former en corps les membres d'une corporation », d'où provient le pronominal *se syndiquer* que l'on rencontre à partir de 1783 – s'ajoutant au sens précédent de critiquer, censurer.

Plus que de *faire corps*, Lacan souhaitait inspirer aux analystes une autre envie, « celle d'ex-sister ³ ». Est-ce à partir d'un point d'ex-sistence que le cartel s'articule ? Lacan de « restaurer » alors le cartel comme organe de base créé concomitamment à son École en 1964.

Premièrement, il est curieux de repérer l'insistance marquée sur cette dimension du travail – près de vingt ans après la fondation de l'École freudienne de Paris. École qui représentera selon son vœu « l'organisme où doit s'accomplir un travail ⁴ » ; organisme comme ce qui antécède le *faire corps*. Aussi, c'est cet abord singulier noué à la place que Lacan donnera au travail au sein même de son École, qui l'en distinguera directement des communautés analytiques, lesdites Sociétés, dont se constate, précise-t-il, le « tarissement du travail ⁵ ». Mais enfin, encore faut-il savoir de quel travail il s'agit !

Ce terme de tarissement ⁶ est porteur du trait qu'il désigne, à savoir le *faire cesser de couler, épuiser, voire disparaître progressivement*. C'est bien de cette source qu'il s'agit dans l'introduction de *Scilicet*, prévenant l'accroissement quotidien du « reniement de cette révélation ⁷ » ; dussions-nous y entendre le reniement de l'inconscient, de l'introduction de la cause qui, de par sa proximité, nous presse à l'oublier.

Dès lors, le cartel, comme création institutionnelle, répond et s'oriente du fonctionnement de la cause, donnant du même coup la structure nouvelle de cette École.

Deuxièmement, et c'est sur ce point que je souhaite m'arrêter : l'importance appuyée du *produit* du cartel et son caractère *individuel*. Quel est alors le statut de la *production* en jeu dans le dispositif du cartel ? Autrement dit, que pouvons-nous espérer savoir de la production du cartel ⁸ ?

Que le cartel soutienne la place du savoir-travaillé au centre de l'École, tel apparaît avoir été le souci de Lacan. Ceci exclut d'emblée la confiscation des bénéfiques du savoir par quelques-uns et le secret fantasmé d'un savoir ⁹ détenu par l'Autre. Du reste, le cartel n'est pas non plus un lieu initiatique. Pas de préemption sur le savoir, car toutes et tous, dans l'École, y sommes travailleurs en puissance.

Il me semble que ce qui ressort de l'*Acte de fondation* et des actes des journées sur le cartel de 1975, tient à la dimension d'articulation, de nouage entre collectif et singulier. Le singulier de ceux qui y travaillent qui sont, du même coup, travaillés par une question – « travailleurs décidés ¹⁰ » – et la dimension collective de l'École – reste à savoir ce que c'est qu'une École. J'ai souligné ailleurs ¹¹, à partir d'une lecture du texte de 1947, *La Psychiatrie anglaise et la guerre*, ce lien structural et fonctionnel du cartel à partir du maniement des petits groupes et de l'intrication du collectif.

À ce titre, précisons que Lacan témoignera en 1964 n'avoir pas besoin d'une « liste nombreuse ¹² ». Indication précieuse à l'heure où la question du nombre traverse notre École ¹³. Il témoignera souvent de son embarras, constatant un auditoire si nombreux – excepté lors de sa leçon de séminaire qui suivra son excommunication. Au nombre, il dira préférer « les gens du monde ¹⁴ », « un ou deux qui venaient tout à fait du dehors et qui ne savaient pas ce qui se passait exactement ¹⁵ », en tant que ceux-là *n'y comprennent rien*. C'est une remarque précieuse, laissant entendre la nécessité d'une prise en compte de ce(lui) qui vient du dehors ; *celui qui vient du dehors* en tant qu'il reconduit devant ce qui pourrait se nommer une éthique de l'extériorité – extériorité empêchant le tarissement de la source, comme le fait résonner la notion d'*extraterritorialité*. « Quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on est affecté ¹⁶. » L'incompréhension produit un effet d'affect ; un truc qui fait que ça ne colle pas.

Alors, qu'est-ce que vise le cartel, et qu'est-ce qui le rend possible ?

Produire, ça se soutient d'au moins deux sens. Premièrement, c'est *faire exister ce qui n'existe pas encore* ; soit par la démonstration, soit par la

désignation d'une chose. Pour le dire autrement, on peut dégager une affinité avec la dimension de la nouveauté, de ce qui était avant tout inexistant¹⁷. Cette référence à l'inexistant s'approche à partir de la catégorie logique de la nécessité : ça ne peut pas être autrement, et d'ailleurs avant, ça n'est pas – ça ne peut pas ne pas être.

Deuxièmement, dans le champ de la psychanalyse, ce terme de production est coordonné à la logique des discours. Produire, avec Marx, désigne ce qui est réalisé par un travail. Dans la matrice du mathème, sa place est indiquée en bas à droite ; place qui se trouve être séparée de celle de la vérité, en bas à gauche. La production est ainsi nouée au travail des discours¹⁸. Faudrait-il alors, pour cerner le statut des productions des cartels, y entendre de quel discours ils se situent ? Quel discours pour le cartel ?

agent	autre
vérité	production

Faire exister ce qui n'existe pas encore dévoile aussi la dimension de la surprise. La surprise comme effet de vérité qui correspond, non pas à une réalisation du savoir, à une révélation, mais bien plus un point de chute ; une chute du savoir en place de semblant. C'est à partir de ce lien de la vérité au savoir que peut se lire le quatrième point avancé sur le cartel dans la leçon *D'Écolage* : « *Quatrièmement* – Aucun progrès n'est à attendre, sinon d'une mise à ciel ouvert périodique des résultats comme des crises du travail¹⁹. » *Aucun progrès* au sens de l'absence d'une solution heureuse, aucun « espoir du salut²⁰ » ; le progrès du savoir est une ruse du point de vue de l'inconscient.

Par conséquent, dans quelle mesure le cartel vient-il surprendre chaque cartellisant devant cet exil-là ? Le cartel décolle donc. Soulignons aussi que le résultat semble ne pas recouvrir le produit du cartel. Bien plus, il s'en différencie. Quoi qu'il en soit, par sa mise à ciel ouvert, c'est d'un passage au public, à l'École, qu'il s'agit.

Dans *La Psychanalyse, Raison d'un échec*, on lit ceci : « Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte d'y mettre trop le doigt : la surprise, a souligné Reik²¹. » Il y a cette dimension de l'attente : est-il attendu d'un cartel qu'il produise un écrit, une journée, etc. ? Cela n'est pas sans lien avec ce que Lacan indique dans *Acte de fondation*, à savoir que « le succès de l'École se mesurera à la sortie de travaux qui soient recevables à leur place²². » De quelle place s'agit-il ? Est-ce une place au niveau des mathèmes du discours ? La multiplication de la sortie de travaux ne pourra être l'indice d'un succès de l'École.

N'est-ce pas plutôt une *expérience* au sens de *faire l'essai de*, de faire l'essai du savoir, en pariant sur un déplacement : soutenir l'inattention ? Et dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, celle qui bosse, l'« industrielle ²³ », c'est l'hystérique : *interroger le savoir*. Le discours de l'hystérique serait ainsi modalité d'exploration de l'inconscient : rappelons l'assertion freudienne : *parlez, parlez, nous verrons ce qu'il en ressort !*

Dès lors, que s'agit-il de produire ? N'est-ce qu'un déplacement de discours, ou plutôt est-ce ce déplacement de discours qui rend possible la production ? Effectivement, à partir du discours hystérisant, il y a un parlant animé d'un désir d'en savoir plus. Car-telle est, au côté de l'inconscient, travailleur infatigable, la travailleuse par excellence. Interrogeant, pour autant elle ne produit pas ; c'est au maître à qui elle s'adresse, qu'elle enjoint à produire.

Ce cartel de travail aura ainsi déséquilibré ce que je croyais avoir déjà articulé autour de la dimension du produit. Cela m'aura permis d'entendre autrement l'indication de Solange Faladé, précisant que la structure que Lacan aura donnée au cartel doit permettre d'éviter deux écueils : d'un côté le totalitarisme, soit la production d'un savoir unique, un sens religieux, valable pour tous les cartellisants, et de l'autre côté le libéralisme, soit le fait que chacun jouisse de son bout de savoir dans son coin, sans y entendre le lien à l'École. Les possibilités du cartel sont articulées d'emblée à un point d'impossible à savoir. Mais c'est de la reconnaissance de ce point d'impossible que se déploient les possibles productions de quelques effets. Le risque étant que le produit des cartels entre justement dans la consommation courante, voire devienne des cartels de style universitaire.

Déséquilibré ! C'est d'ailleurs une dénomination du fou, pour dire peut-être qu'il trouve son équilibre un peu à côté. Déséquilibré pour dénoter, à ma manière, l'expérience de la version d'effet et interpréter l'inconfort. C'est bien là qu'on rencontre de nouveau *producere*, le *conduire en avant*.

Alors le lecteur nouveau ²⁴, le *cartel-lisant*, est-il à l'École ce que l'analysant est à la cure – poursuivant sur l'erre de cette « exigence de lecture ²⁵ » ?

Mots-clés : cartel, produit, lecture, collectif.

* ↑ Texte discuté à Rennes le 22 juin 2019, dans le cadre de la demi-journée « Pourquoi le cartel ? », travail préparatoire à la journée d'École du 14 juillet 2019 « École des cartels ».

1. ↑ J. Lacan, « D'écolage », dans *Dissolution !*, leçon du 11 mars 1980, inédit. Voir le site de P. Valas : <http://www.valas.fr/La-Dissolution-1979-1980-et-ses-suites,051>

2. ↑ *Ibid.*

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

5. ↑ *Ibid.*, p. 236.

6. ↑ Je dois cette remarque à Emmanuel Caraës, lors de notre matinée de travail du samedi 22 juin 2019 à Rennes, *Pourquoi le cartel ?*

7. ↑ J. Lacan, « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'École freudienne de Paris », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 4.

8. ↑ J. Adam, « L'opération cartel », *Essaim*, n° 11, Toulouse, Érès, 2003, p. 165-170.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 213.

10. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 233.

11. ↑ A. Faure, « La fonction plus-une ? », *Revue Tupeuxsavoir*, date de publication [en ligne] 24 septembre 2017. <http://www.tupeuxsavoir.fr/publication/la-fonction-plus-une/>, consulté le 24 juin 2019.

12. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 233.

13. ↑ « [...] l'amphithéâtre que j'occupe et où vous vous trouvez nombreux – trop nombreux à mon gré [...] C'est quand même une expérience qui est patente, c'est que des communautés existent, qu'on appelle, pas pour rien, religieuses, qui pour elles n'ont jamais vu, et même jamais vu sans réticence la limitation du nombre. [...] L'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom. » dans *Lettres de l'EEP*, « La fonction des cartels », n° 18, 1976, p. 264.

14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 105.

15. ↑ *Ibid.*, p. 98.

16. ↑ *Ibid.*, p. 105.

17. ↑ « Mais, faute de démonstration, ce qui est à produire doit en effet être tenu pour être avant tout inexistant », dans J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, version Staferla, leçon du 19 janvier 1972.

18. ↑ « La nécessité, ananké ne commence qu'à l'être parlant, et aussi bien tout ce qui a pu en apparaître s'en produire, est toujours le fait d'un discours », *ibid.*

Pour le **DU** : production d'un sujet ; pour le **DM** : d'un plus-de-jouir ; pour le **DH** : d'un savoir ; pour le **DA** : de signifiant maître, d'un autre style de S1.

19. ↑ J. Lacan, « D'écolage », art. cit.

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 122.

21. [↑](#) J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 353.
22. [↑](#) J. Lacan, « Acte de fondation », *art. cit.*, p. 236.
23. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 35.
24. [↑](#) J. Lacan, « Ouverture de ce recueil », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 9.
25. [↑](#) J. Lacan, « D'un dessein », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 364.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un de leurs livres et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
et la page Facebook
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net